

SEMAINE INTERNATIONALE DES CAMELOTS 2019

L'ITINÉRAIRE

3\$

Volume XXVI, n° 03
Montréal, 1^{er} février 2019
ABONNEMENTS AU
itineraire.ca

MELBOURNE

MONTREAL



Venez découvrir
les coulisses
de L'itinéraire

JOURNÉE PORTES OUVERTES 2019



L'ITI
NÉ
RAI
RE


2101, rue Sainte-Catherine E.
(coin De Lorimier) Montréal

☎ 514 597-0238

@ itineraire.ca



JEUDI
7 FÉVRIER
16 h à 20 h



L'arrondissement de Ville-Marie reconnaît
l'excellent travail de l'équipe du magazine *L'itinéraire*.

ZOOM

Nom Bill Economou | Camelot n° 254 | Âge 49 ans
Point de vente Marché Atwater



Bill Economou est devenu une sorte de repère au marché Atwater. Fidèle à son *spot* depuis bientôt 13 ans, Bill est connu de tous, commerçant comme ses nombreux clients. Pas étonnant, notre camelot vétérinaire aime bien discuter avec les gens qui fréquentent les lieux.

D'entrée de jeu, mentionnons que bien qu'il est trilingue - Bill parle le grec, l'anglais et de plus en plus le français, mais c'est dans la langue de Shakespeare qu'il a préféré répondre à nos questions pour ce Zoom camelot.

Mais il précise : « *J'ai pris des cours au Collège Vanier en 1992 pour améliorer mon français. Mes parents parlent presque uniquement le grec et mon frère ne parle pas le français. Alors c'est moi leur porte-parole.* » Il ajoute qu'en lisant le magazine et en discutant avec sa clientèle francophone, il renforce son français de jour en jour.

Donc, c'est au marché Atwater que Bill s'est épanoui après avoir connu des expériences peu enrichissantes dans des *jobines* d'entrepôts, saisonnières et mal payées. Son grand ami Carl, qui était alors camelot pour *L'itinéraire* l'a initié au métier.

Le contact avec le public, grâce à la vente de *L'itinéraire*, s'est avéré salvateur pour Bill. Non seulement cela l'a aidé à sortir de sa coquille, mais il s'est découvert des compétences insoupçonnées. « *L'itinéraire really helped me a lot!*, dit Bill. *I was shy and it wasn't easy for me to deal with people. But that changed when I started writing in the magazine shortly after I became a vendor.* »

C'est ainsi qu'il a pu déployer son nouveau talent d'écrivain. À ce jour, Bill a publié cinq livres et il en a un sixième en préparation sur la planche. Ses bouquins parlent de choses qu'il connaît bien : *My Impressions of Greece*, *Trips Are Fun*, *Bill's Journeys*, *Experiencing the Atwater Market* et *The Game of Hockey*.

« *If I got into writing books, it's thanks to Melanie Gélinas, a teacher who regularly read my articles to her high school students. She encouraged me to write. So I wrote my first book, My Impressions of Greece, 114 pages. She proof-read everything. It was stressful to write, but I'm really glad I did it!* » Le livre a été tiré à 620 copies.

Bill est fier d'être camelot et écrivain. « *L'itinéraire is just right for me. It feels good to be where I am. People like me. I guess I'll keep doing this as long as I feel the need to do it.* »

Assurément, le marché Atwater, ni *L'itinéraire* ne seraient les mêmes sans Bill ! ■

Par Josée Panet-Raymond

Photo : Milton Fernandes

PARTENAIRES MAJEURS

Canada Québec Montréal Ville-Marie Montréal

QUÉBECOR stm Desjardins RTL Agglomération de Longueuil

L'Itinéraire EST MEMBRE DE

insp International Network of Street Papers RAPSIM Chambre de commerce de l'Est de Montréal Centre Sud Peter-McGill Community Council



PRINCIPAUX PARTENAIRES DE PROJETS

Bibliothèque et Archives nationales Québec L'ŒUVRE LÉGER Pour le dignité humaine au Québec et dans le monde Théâtre INI upperkut VIA Rail Canada FONDATION J. AMARO BOMBARDIER Fondation Carmand Normand FÉDÉRATION LA PRESSE Coopté! MOISSON MONTRÉAL CAFÉ BROSSARD RISE RESAC Office municipal d'habitation de Montréal

LA PARFAITE ALLIANCE COMMUNAUTAIRE™

Nous tenons à remercier le ministère de la Santé et des Services sociaux de même que le Centre intégré universitaire de santé et de services sociaux du Centre-Sud-de-l'Île-de-Montréal pour leur contribution financière permettant ainsi la poursuite de notre mandat.

L'ITINÉRAIRE

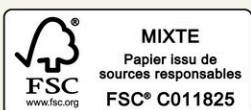
RÉDACTION ET ADMINISTRATION
2103, rue Sainte-Catherine Est
Montréal (Qc) H2K 2H9

LE CAFÉ L'ITINÉRAIRE
2101, rue Sainte-Catherine Est
Téléphone : 514 597-0238
Télécopieur : 514 597-1544
Site : www.itineraire.ca

VENTES PUBLICITAIRES
514 597-0238 poste 234
publicite@itineraire.ca

Convention de la poste publication
N°40910015, N°d'enregistrement 10764.
Retourner toute correspondance ne
pouvant être livrée au Canada, au

Groupe communautaire L'itinéraire
2103, Sainte-Catherine Est
Montréal (Québec) H2K 2H9



DIRECTEUR GÉNÉRAL ET ÉDITEUR :
LUC DESJARDINS

RÉDACTION

Éditrice adjointe et rédactrice en chef : JOSÉE PANET-RAYMOND
Journaliste, responsable société : CAMILLE TESTE
Chargé de l'accompagnement des participants : LAURENT SOUMIS
Responsable de la formation des participants : JASON PARÉ
Responsable de la création visuelle : MILTON FERNANDES
Gestionnaire de communauté : ALEXANDRE DUGUAY
Photographe-participant : MARIO ALBERTO REYES ZAMORA
Journaliste-participante : GENEVIÈVE BERTRAND
Collaborateur : IANIK MARCIL
Webmestre bénévole : JUAN CARLOS JIMENEZ
Bénévoles à la rédaction : CHRISTINE BARBEAU, ANITA BARSETTI, MARTINE BOUCHARD-PIGEON, MARIE BRION, MADELEINE LAROCHE, HÉLÈNE MAI
Bénévoles à la révision : PAUL ARSENAULT, LUCIE LAPORTE, SHANNON PÉCOURT, SYLVIE POIRIER
Photos de la une : ALEXANDRE DUGUAY (MONTRÉAL)
BIG ISSUE AUSTRALIA (MELBOURNE)

ADMINISTRATION

Responsable de la comptabilité : SYLVANA LLANOS
Adjointe comptable - commis au dépôt : MARCELA CHAVES
Adjointe administrative : NANCY TRÉPANIÉ

DÉVELOPPEMENT SOCIAL

Chef du développement social : CHARLES-ÉRIC LAVERY
Intervenants psychosociaux : JEAN-FRANÇOIS MORIN-ROBERGE, ISABELLE LACHARITÉ
Responsable du Café : PIERRE TOUGAS
Responsable de la distribution : MÉLODIE ÉTHIER
Chargée de projet volet autochtone : MÉLODIE GRENIER

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président : JESSICA MAJOR - Davies Ward Phillips & Vineberg S.E.N.C.R.L./s.r.
Trésorier : GRÉGOIRE PILON - Ernst & Young S.E.N.C.R.L./s.r.l
Vice-président : JEAN-PAUL LEBEL - Camelot de L'itinéraire
Administrateurs :
YVES LEVASSEUR - Levasseur Warren Coaching Inc.
VINCENT LEMELIN - Société de transport de Montréal (STM)
ISABELLE RAYMOND - Camelot de L'itinéraire
JO REDWITCH - Camelot de L'itinéraire
RICHARD CHABOT - Camelot de L'itinéraire
ROGER PERRAULT - Représentant des camelot

GESTION DE L'IMPRESSION

TVA PUBLICATIONS INC.
DIVISION ÉDITIONS SUR MESURE | 514 848-7000
Directeur général : ROBERT RENAUD
Chef des communications graphiques : DIANE GIGNAC
Chargée de projets : GISELE BÉLANGER
Imprimeur : TRANSCONTINENTAL

Québec est fière de soutenir l'action sociale de L'itinéraire en contribuant à la production du magazine et en lui procurant des services de télécommunications.

Le journal L'itinéraire a été créé en 1992 par Pierrette Desrosiers, Denise English, François Thivierge et Michèle Wilson. À cette époque, il était destiné aux gens en difficulté et offert gratuitement dans les services d'aide et les maisons de chambres. Depuis mai 1994, le journal de rue est vendu régulièrement par les camelots. Aujourd'hui le magazine bimensuel est produit par l'équipe de la rédaction et plus de 50 % du contenu est rédigé par les camelots.

Le Groupe L'itinéraire a pour mission de réaliser des projets d'économie sociale et des programmes d'insertion socioprofessionnelle, destinés au mieux-être des personnes vulnérables, soit des hommes et des femmes, jeunes ou âgés, à faible revenu et sans emploi, vivant notamment en situation d'itinérance, d'isolement social, de maladie mentale ou de dépendance. L'organisme propose des services de soutien communautaire et un milieu de vie à quelque 200 personnes afin de favoriser le développement social et l'autonomie fonctionnelle des personnes qui participent à ses programmes. Sans nos partenaires principaux qui contribuent de façon importante à la mission ou nos partenaires de réalisation engagés dans nos programmes, nous ne pourrions aider autant de personnes. L'itinéraire, ce sont plus de 2000 donateurs individuels et corporatifs qui aident nos camelots à s'en sortir. Merci à tous !

La direction de L'itinéraire tient à rappeler qu'elle n'est pas responsable des gestes des vendeurs dans la rue. Si ces derniers vous proposent tout autre produit que le journal ou sollicitent des dons, ils ne le font pas pour L'itinéraire. Si vous avez des commentaires sur les propos tenus par les vendeurs ou sur leur comportement, communiquez sans hésiter avec Charles-Éric Lavery, chef du développement social par courriel à :

c.e.lavery@itineraire.ca
ou par téléphone au : 514 597-0238 poste 222

Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada. Les opinions exprimées dans cette publication (ou sur ce site Web) ne reflètent pas forcément celles du ministère du Patrimoine canadien.

Canada

ISSN -1481-3572
Numéro de charité : 13648 4219 RR0001
Dépôt légal
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque de l'Assemblée nationale du Québec



MOTS DE CAMELOTS

Rond-Point International10
 Dans la tête des camelots20
 Info-camelot31
 Cécile Crevier42
 Lucette Bélanger42
 Yves Grégoire42

SOMMAIRE

1^{er} février 2019
 Volume XXVI, n° 03

ÉDITORIAL7
 Quand on donne pour bien paraître
 Par Luc Desjardins
 QUESTIONS D'ACTUALITÉ8
 Thierry Plante sur la haine en ligne
 Par Laurent Soumis
 EN TOUTE LIBERTÉ9
 L'état de l'Union pour les nuls
 Par Mathieu Thériault
 CHRONIQUE23
 L'itinérance au féminin
 Par Sylvie Desjardins
 MOT DU RAPSIM30
 Le Royal Victoria : une réponse ?
 Pierre Gaudreau - *Directeur au RAPSIM*
 TRADITIONS32
 Le « Têt » ou le Nouvel An vietnamien
 Par Tuan Trieu-Hoang
 LIVRES - LES CHOIX DE L'ÉQUIPE39
 DES GENS D'EXCEPTION40
 John Easton Mills
 Par Geneviève Bertrand
 C'T'ENCORE DRÔLE43
 Payer son loyer avec des « fuck you »
 Par Fred Dubé
 DÉTENTE44
 COMPTES À RENDRE46
 Les inégalités tuent
 Par Ianik Marcil, *économiste indépendant*

UNE



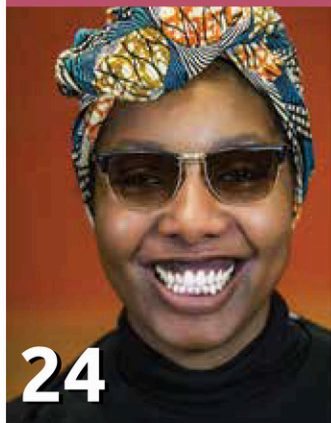
MELBOURNE MONTRÉAL

Conversation à
 17 000 kilomètres

Notre camelot attendait depuis plusieurs jours cette conversation avec son homologue qui vend *The Big Issue Australia*. Au moment où les deux femmes établissent la connexion par Skype, la neige tombe doucement en soirée sur Montréal. À Adelaïde, une des villes d'Australie où le journal de Melbourne est vendu, le soleil d'été brille de tous ses feux et il est déjà 15 heures plus tard.

Par Josée Panet-Raymond
 Avec la collaboration de Lynn Champagne

DOSSIER



Amandine Gay L'adoption internationale n'est pas un acte anodin

En 2017, elle a frappé très fort avec un premier documentaire auto-produit intitulé *Ouvrir la voix*. En 2019, la réalisatrice de 34 ans tourne un second film. Cette fois-ci sur la question de l'adoption internationale : l'occasion d'aborder avec elle un sujet encore mal compris dans le paysage francophone.

Par Camille Teste

EXPOSITION



Invasion british à Québec

Londres est en vedette au Musée de la civilisation de Québec depuis plusieurs mois. Nous sommes allés découvrir cette ville fascinante grâce à l'exposition intitulée *Ici Londres*. Le Musée de la civilisation propose également aux visiteurs un parcours afin de découvrir les influences britanniques dans la Vieille Capitale.

Par Jo Redwitch

Mots de lecteurs

NDLR Nous nous réservons le droit de corriger et de raccourcir les textes

Bonjour,
 Cet écrit se veut un hommage à "Mr Sutton", Mr Bertrand Derome. Ce camelot de l'itinéraire de la région Granby-Sutton sait rendre sa mission avec une fougue, un entregens et un dynamisme mettant joie de vivre et entrain. Il sait chercher son public livrant une authenticité qui fait beau à voir. Son travail impeccable, son entrain et ses yeux pétillants font sa marque de commerce. Merci pour son excellent travail et sa joyeuse présence.

Gérard Desrochers, Granby



On aime ça vous lire !

Quand on vous croise dans la rue, vous nous dites souvent que vous aimez votre camelot, que vous avez apprécié tel article, que vous aimez notre magazine. Eh bien, écrivez-nous pour nous le dire ! Cette section vous est réservée tout spécialement.

Prix de vente

3 \$

Les camelots l'achètent 1,50 \$

1,50 \$ paie l'impression + coûts de production

FORFAIT MINI SANS SOUCIS!



Internet illimité
20\$*

Cooptel

1 888 532-2667 (coop) cooptel.ca

* Certaines restrictions s'appliquent.

L'ITINÉRAIRE



CARTES-REPAS



DONS



ABONNEMENT

Pour rejoindre notre service aux donateurs: 514 597-0238, poste 228 • luc.desjardins@itinaire.ca

JE FAIS UN DON DE: 40 \$ 50 \$ 75 \$ 100 \$ ou _____ \$¹

JE VEUX ACHETER DES CARTES-REPAS :

J'offre _____ cartes-repas à **6 \$** chacune = _____ \$¹
Vous voulez les distribuer vous-même ? Cochez ici :

TOTAL DE MA CONTRIBUTION : _____ \$¹
DONS + CARTES-REPAS

JE VEUX M'ABONNER AU MAGAZINE :

Je m'abonne pour une période de :

12 mois, **24 numéros** (125 \$ avec taxes)

6 mois, **12 numéros** (65 \$ avec taxes)

Nom ou N° de camelot (s'il y a lieu) : _____

IDENTIFICATION Mme M.

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

Ville : _____ Code postal : ____-____

Courriel : _____

Téléphone : (____) _____

MODE DE PAIEMENT

Chèque au nom du Groupe communautaire L'itinéraire

Visa MasterCard Code de vérification de la carte (CVC) : _____

N° de la carte : _____

Expiration ____/____
(Mois) (Année) **Signature** du titulaire de la carte

Postez votre coupon-réponse au Groupe communautaire L'itinéraire
2103, rue Sainte-Catherine Est, 3^e étage, Montréal (Québec) H2K 2H9



¹ Pour respecter l'écologie et réduire ses frais postaux, L'itinéraire envoie le reçu d'impôt une seule fois par année, au début de janvier suivant le don.

Vous pouvez faire un don directement en ligne sur notre site www.itinaire.ca

N° de charité de l'organisme : 13648 4219 RR0001



PAR LUC DESJARDINS
DIRECTEUR GÉNÉRAL

Quand on donne pour bien paraître

Nous y sommes presque, Noël c'est demain. En route vers le chalet, mon sud c'est le nord, j'aime l'hiver, j'aime la neige, le froid. Le « *Batphone* » sonne, allez hop !, je mets l'appel sur le main-libre.

Eh oui, je suis de garde pour une troisième année. Ligne directe avec le DG, urgence seulement, svp. Cela me permet d'être en contact avec le « vrai monde ». C'est drôle, en passant c'est quoi ça le vrai monde ?

– *L'itinéraire*, bonjour.

– *Oui, bonjour, on voudrait svp savoir si c'est possible d'avoir un itinérant, un camelot pour le 31, on irait le chercher, il pourrait se joindre à notre famille, manger, il pourrait prendre une douche et on lui donnerait même du linge aussi. On pourrait faire un peu de promo pour vous sur Facebook, ensuite on pourrait le reconduire où on l'a pris. Je ne sais pas si je m'explique bien... on veut faire du bien à quelqu'un.*

Je vous rappelle que je suis dans la voiture, pas seul. À ma droite, ma conjointe a un regard perplexe, surprise. Dans le rétroviseur, ma fille, qui bouillonne d'envie de hurler, de s'exprimer, oh *bo-boy* ! Moi, je vous laisse deviner ce qui se passe dans ma tête,

– *Avez-vous un peu réfléchi à votre demande ? J'ai possiblement pas très bien compris.*

– *Ouais, c'est simple, on veut avoir quelqu'un dans le besoin avec nous pour souper, avec nos amis. Lui montrer c'est quoi être en famille, le confort, la bonne bouffe, pour qu'il puisse en profiter. On va aussi en parler sur les réseaux sociaux, ce sera cool et une bonne pub pour L'itinéraire.*

Rapidement me vient en tête Francis Veber, réalisateur du film *Le Dîner de cons* avec Jacques Villeret et Thierry Lhermite en 1998.

– *Je vous propose une meilleure solution. Nous avons un projet à L'itinéraire : les cartes repas solidaires. Vous achetez des cartes à 6 \$, et des camelots pourront bénéficier d'un bon repas. Vous aller rejoindre davantage de personnes, et vous allez faire un beau geste.*

– [silence].

– *Merci à l'avance pour votre don, ce fut un plaisir, à la prochaine !*

Je vous résume ma pensée :

#dignité #respect #jaimemoncamelot



On vous ouvre les portes de L'itinéraire

Pour une deuxième année consécutive, le Groupe communautaire L'itinéraire tiendra son événement *Portes ouvertes*, le **7 février de 16h à 20h**. Cette activité que nous organisons dans le cadre de la Semaine internationale des camelots nous permettra de rencontrer nos lecteurs et le grand public en personne pour leur montrer tout ce qui se fait à L'itinéraire.

Du sous-sol au troisième étage, en passant par le Café et la salle de rédaction, on vous dévoilera notre quotidien, nos réalisations, nos projets en plus de vous présenter l'équipe. Qu'il s'agisse de notre directeur général, de notre rédactrice en chef, nos journalistes accompagnateurs, nos intervenants de milieu, nos gens à l'administration, sans oublier nos camelots qui s'impliquent dans la vie de leur organisme, tous seront heureux de vous serrer la pince et piquer un brin de jasette avec vous.

Et comme l'année dernière, plusieurs de nos camelots agiront comme guides, vu qu'ils et elles connaissent l'organisme et sont fiers de vous le présenter.

JOURNÉE PORTES OUVERTES 2019

Pour vous accommoder

L'an passé, pour la première édition des portes ouvertes qui s'est tenue pendant les heures de bureau, une centaine de visiteurs sont venus nous rencontrer, prendre un café, discuter avec les camelots et les membres du personnel.

Cette fois-ci, nous avons changé les heures de visites pour permettre à un plus grand nombre de gens de venir après leur journée de travail. Alors, l'invitation est lancée. Venez nous voir le **7 février de 16h à 20h**. On vous attend !

3 questions à Thierry Plante

du Centre canadien
d'éducation aux médias
et de littéracie numérique

sur la haine en ligne

Si on en croit la publicité diffusée sur le web, les jeunes internautes pourront bientôt télécharger un jeu vidéo américain, *Jesus Strikes Back*, qui permet de tuer virtuellement un maximum de membres des minorités culturelles, en revêtant d'abord le costume d'un avatar. Que l'on préfère être Jésus, Trump, Poutine ou Hitler, huit personnages de « justiciers » sont ainsi disponibles. Reste à choisir les « victimes ». Gauchistes, féministes, gais, lesbiennes, immigrants illégaux : chaque cible rapporte un pointage proportionnel à la difficulté d'exécution. Spécialiste attaché au Centre canadien d'éducation aux médias et de littéracie numérique, Thierry Plante fait le point sur cette nouvelle forme de propagation de la haine en ligne.

❶ **La propagande haineuse s'appuie souvent sur la peur de l'autre, la nostalgie d'une époque révolue, le sentiment d'être une victime et sur une forme ou l'autre de sanction divine ou de légitimité. Peut-on reconnaître un jeu haineux à ces caractéristiques ?**

En général, les études sur les jeux haineux montrent qu'il y a toujours au moins un de ces éléments-là. Le parent ou l'enseignant peut juger du caractère haineux d'un jeu à partir de ces caractéristiques. En ce qui me



PHOTO : HABIBO MÉDIAS

concerne, ça fait longtemps que je n'ai pas vu arriver ce genre de jeu. Depuis quelques années, la haine passe souvent de façon un peu plus déguisée. Dans les années 90, les groupes de suprématie blanche avaient sorti des jeux de tir où l'on tuait des Juifs, des immigrants, etc. Mais ça m'étonne que ça revienne en 2019.

❷ **Les développeurs de jeux vidéo cherchent à fidéliser les jeunes consommateurs en les invitant à gravir les échelons de leur monde virtuel. Il n'y a pas que le contenu du jeu qui cherche à embrigader ?**

Bien sûr, le contenu a une influence sur les croyances et les comportements des joueurs. C'est une inquiétude encore plus grande plus le joueur est jeune. Les recherches montrent que ceux qui sont le plus influencés sont des jeunes déjà à risque qui vivent la violence et la haine dans leur vie hors-ligne. Le produit vient soutenir, alimenter et renforcer cette pensée-là. De plus, les algorithmes de recherche renforcent l'apparence de normalisation. Le jeune voit qu'il y a beaucoup de sites qui propagent la haine, même hors jeux. Enfin, les jeux d'aujourd'hui sont de plus en plus multi-joueurs. Souvent les enfants jouent avec des adultes sans le savoir. Le comportement et les paroles de ces autres joueurs ont une influence encore plus grande. Il y a l'attrait de

cette communauté qui se forme à l'extérieur du jeu. Si la haine et les comportements racistes, sexistes et homophobes sont relativement répandus dans cette communauté, cela risque d'avoir une très grande influence sur le jeune. Avec la disponibilité des jeux en ligne, c'est beaucoup plus facile de tomber maintenant sur des jeux qui ont du contenu à caractère sexuel, violent ou haineux.

❸ **Dans le cas présent, la publicité du jeu suggère que « Trump pourrait être Jésus » et que le Christ aurait sûrement « voté républicain ». L'avatar de Jésus arbore d'ailleurs la célèbre casquette « Make America Great Again ». On peut trouver ça clownesque, mais ne tente-t-on pas de rendre acceptable ce qui ne l'est pas ? Que peut-on faire ?**

La première chose à faire, c'est d'établir une relation de confiance avec son enfant pour qu'il ait le réflexe de venir nous voir quand il tombe sur du contenu inapproprié. Ensuite c'est d'avoir une discussion régulière sur les valeurs à la maison. Pourquoi trouve-t-on ce contenu-là inapproprié ? Cette discussion permet de bâtir une résilience et de développer une pensée critique. Avec le lien de confiance et la pensée critique, on minimise l'effet du contenu. Il faut aider les enfants et surtout les adolescents à réaliser qu'ils ont des droits en tant que citoyens et êtres humains. Ils peuvent revendiquer et manifester leur mécontentement ou leur désaccord sur les médias sociaux qu'ils connaissent d'ailleurs très bien. Il suffit souvent d'une ou deux personnes qui parlent publiquement pour commencer à faire changer les choses et la culture de ces communautés toxiques. ■

NDLR Durant la période des Fêtes, le jeu a dû changer de serveur et de site de transaction à la suite des plaintes du public. De plus, les concepteurs insistent désormais sur le fait qu'il s'agit d'un jeu « satyrique ».



PAR MATHIEU THÉRIAULT
CAMELOT DE L'ÉPÉE / BERNARD



L'état de l'Union pour les nuls

Le 8 janvier dernier, Donald Trump s'est adressé au peuple américain et au monde. C'était évidemment pour débiter l'année 2019 sur le sentier de l'optimisme, alors que le quart du gouvernement américain est fermé à cause de la dispute sur la construction d'une nouvelle frontière-prison. Le discours de M. Trump ne peut être traduit intégralement ici, c'est pourquoi cette chronique vous en offre quelques extraits avec une traduction maison. Car, on comprend souvent mieux le président par ce qu'il ne dit pas que par ce qu'il dit.

Les immigrants bienvenus

« *America proudly welcomes millions of lawful immigrants that enrich our society and contribute to our nation, but all Americans are hurt by uncontrolled illegal migration. It strains public resources and drives down jobs and wages.* »

Il y a toujours quelque chose d'ambigu à entendre les Américains parler d'immigration. En quelque sorte, ne le sont-ils pas tous ? En dehors des Autochtones, dont les populations ont été en grande partie décimées, chaque Américain vient à l'origine d'un autre continent. À partir de quelle génération on en devient vraiment un ? De quel pays faut-il provenir ?

Les anglo-irlandais ou les anglo-italiens sont souvent vus aujourd'hui comme des communautés particulièrement xénophobes et réactionnaires, alors qu'elles furent largement victimes de racisme et de discrimination à leur arrivée en Amérique. N'est-on pas toujours le raciste de quelqu'un d'autre ? N'est-on pas toujours trop Blanc ou trop Noir pour autrui ?

Qui sont les vrais coupables ?

Aussi, il est plutôt ironique de voir le président Trump se désoler de la dégradation des services publics, de l'emploi ou des salaires. Ne sont-ce pas justement les USA, avec leur capitalisme sauvage, leur néolibéralisme et leur mondialisation effrénée qui mènent le bal vers ce type de rémunération, de conditions de vie, de nivellement par le bas ?

Les pertes d'emplois et les mauvais salaires sont bien plus le résultat de la concurrence internationale et de décennies d'anti-syndicalisme étatique que de l'immigration. De plus, il est démontré

que les illégaux sont souvent ceux qui acceptent de faire les jobs dont les citoyens locaux ne veulent pas de toute façon.

« *The federal government remains shut down for one reason and one reason only, because Democrats will not fund border security.* »

On en sait assez sur le style de leadership de M. Trump pour ne pas s'étonner qu'il semble impossible de trouver une entente avec lui. Ses crises de colère, sa vanité, son manque d'écoute et d'attention, sa tendance à faire le vide autour de lui. D'autant plus qu'il a affirmé à des leaders démocrates en décembre que si *shutdown* il y avait, ça serait entièrement de sa responsabilité. Aussi, les démocrates ont proposé des mesures totalisant plus de 1 milliard \$ pour renforcer la sécurité à la frontière sud.

La pression de la demande

« *Every week, 300 of our citizens are killed by heroin alone, 90 % of which floods in across from our southern border.* »

La même tactique est employée par des groupes identitaires d'un peu partout dans le monde. Au Québec disons, la Meute et compagnie font semblant de porter un intérêt immense à l'égalité hommes-femmes ou à la culture francophone alors qu'ils veulent surtout s'en prendre aux immigrants sans paraître trop racistes. C'est ainsi que Trump a l'air de s'en faire tellement pour les consommateurs de drogues.

Les USA sont responsables de plus de 90 % de la demande en drogues dures comme la coke ou l'héro. Même si on murait complètement la frontière avec le Mexique, principale source de la crise des opioïdes selon Trump, cela ne ralentirait que de 10 % l'héroïne disponible. Celle-ci pénètre, en effet, surtout par des moyens légaux, par les ports, la poste ou par véhicule et non par le désert ou par les réfugiés.

Il y en aurait aussi fort long à dire sur la politique étrangère américaine et la production et la distribution de drogues dures au Mexique, en Colombie et en Afghanistan, notamment. Blâmer l'Amérique latine dans son ensemble ou le Mexique en particulier pour la crise des opiacés, c'est un peu facile. Surtout quand un si grand pourcentage des drogues disponibles viennent à la base des prescriptions des médecins et que le fentanyl (responsable de tant de décès) provient quant à lui presque exclusivement de Chine. ■

MEXIQUE | Un cercle vicieux

J'ai grandi à Colonia Morelos, au Mexique. Mon père a toujours travaillé très fort pour nous donner ce dont nous avions besoin. Il nous a appris à garder nos chaussures propres.

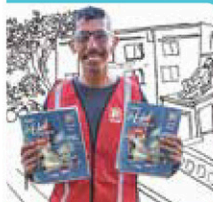
J'ai d'abord fumé de la marijuana à l'âge de 13 ans et je me suis saoulé pour la première fois à l'âge de 15 ans. L'alcool a aggravé la situation.

Avec la marijuana et les pilules, je réussissais à me rendre au travail, mais quand j'ai commencé à boire de l'alcool, c'était comme si j'oubliais tout.

Quand vous ne pouvez pas vous permettre d'acheter de l'alcool de marque, vous devez passer à de l'alcool moins cher - et cela vous change. Si vous achetez un litre d'alcool bon marché, comme du *Tonayan*, cela vous rend fou.

J'ai fait beaucoup de métiers différents : je sais faire des tartes, des pizzas, des biscuits et des hamburgers. Je suis aussi électricien et je vends plusieurs journaux. La première fois que j'ai été invité à travailler pour *Mi Valedor*, je me suis dit : « *pour quoi faire ?* » Mais en même temps, je voulais aller mieux. L'alcool me déprimait. Et puis, je sentais mauvais à force d'être dans la rue. À *Mi Valedor*, on vous accueille, on vous offre du café, des biscuits et tout est génial.

Enfermé dans ce micro-monde qu'est la rue, j'ai été très éloigné de ma famille. Quand je suis arrivé au journal, mon frère a recommencé à me parler. En rétrospective, mon message serait : si vous vous retrouvez dans la rue, demandez de l'aide. La vie dans la rue n'est pas la vraie vie. C'est comme l'enfer. **Mauricio Rosas, Mi Valedor**



BRÉSIL | L'amour nous a fait quitter la rue

Norma et Lazaro habitent une petite maison entourée de jolies plantes dans un quartier calme de Salvador. Mais leurs vies n'ont pas toujours été aussi calmes. « *J'ai quitté la maison à l'âge de 13 ans et ai vécu dans la rue pendant 28 ans. Ce fut une période terrible, marquée par beaucoup d'humiliation* », explique Norma.

De son côté, Lazaro a vécu 11 ans dans la rue et a eu une vie tout aussi dure. « *Mon père m'a beaucoup battu. Dans les rues, j'ai consommé de la colle, du pot, beaucoup de mauvaises choses* », dit-il.

Chacun de leur côté, Norma et Lazaro ont été victimes de la violence qui règne dans les rues. Et puis, un soir de Noël, ils se sont rencontrés lors d'une fête de rue. À partir de ce moment-là, ils ont décidé de passer leur vie ensemble et de trouver progressivement un moyen de sortir de l'itinérance.

En 2011, après sept ans d'union libre, ils se sont mariés lors d'une cérémonie excitante à la Cour Ruy Barbosa à Salvador, en présence de nombreux amis. La mariée était vêtue d'une robe blanche et les époux se sont échangés de vraies alliances.

Aujourd'hui, ils jurent ne pouvoir vivre l'un sans l'autre. Ils ont trouvé un foyer. Même quand c'est difficile, ils parviennent à payer leurs factures, le loyer et la nourriture. « *Nous avons une vie très simple. Nous ne voulons pas de grandes choses. Mais nous sommes très heureux.* » **Roberto Almeida, Aurora da Rua**

SEMAINE INTERNATIONALE DES CAMELOTS 2019

LIVERPOOL | Être enterré avec *The Big Issue*

Andy était camelot pour *The Big Issue North* à Liverpool. Cette entrevue a eu lieu à l'hospice Marie Curie de la ville, en octobre 2017. Andy a demandé qu'elle soit publiée après sa mort. Il est décédé en mars 2018.

The Big Issue North et moi, c'est une longue histoire. Je tiens donc à remercier tous mes clients pour leur soutien au fil des ans. Continuez à soutenir le magazine. Cela a changé ma vie pour le mieux et pourrait bien changer celle de quelqu'un d'autre.

Pour moi, il n'y a pas de retour possible, il n'y a pas à se cacher. J'ai trois types de cancer : un cancer du poumon en phase terminale, un cancer du foie et un cancer de l'œsophage.

Je dois y faire face, pas la peine de pleurer. D'ailleurs, je n'ai jamais trop su pleurer. J'ai 47 ans, j'en aurai 48 dans 10 semaines et j'espère les atteindre. Qui sait, j'arriverai peut-être à Noël aussi.

Le personnel de l'hospice qui m'accueille est génial. Ils me donnent des portions supplémentaires de riz au lait. D'ailleurs, le chef m'achetait *The Big Issue North* chez moi, alors je le connais bien.

Je suis catholique, je l'ai été toute ma vie. Je faisais irruption dans l'église de temps en temps. Il m'a souvent été utile d'avoir la foi.

En tout cas, ce serait formidable si je pouvais être enterré avec quelques magazines à vendre aux anges qui m'accueilleront. Ça sera une manière de bien démarrer là-haut. *Big Issue North*

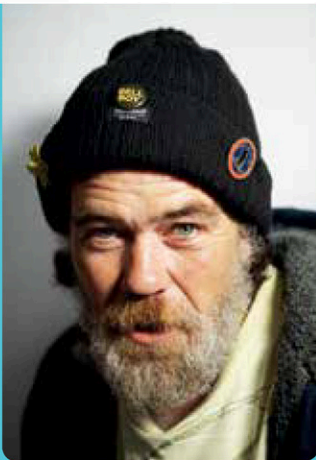


PHOTO : JASON LOCK



PHOTO : JAMIE MCFADYEN

GLASGOW | De la Roumanie au Royaume Uni

Pour moi, les ventes sont assez stables sur mon terrain, sauf les jours où le temps est si mauvais que cela affecte les affaires. S'il pleut toute la journée, je ne gagne parfois que 15 £. Beaucoup de mes amis viennent m'acheter le magazine, mais quand il fait mauvais, je ne les vois pas beaucoup !

Je suis venu en Écosse depuis Oradea en Roumanie, il y a cinq ans. Ma famille est venue avec moi : ma mère, mon père, mon mari et mes deux enfants. Mon mari a un frère qui avait déménagé un peu avant et il nous a dit de venir à Glasgow parce que nous aurions un meilleur avenir ici. Nous avons donc décidé de tenter notre chance.

En Roumanie, le problème c'est de trouver du travail, et encore plus un travail qui rapporte un peu.

Lorsque nous sommes arrivés, mon beau-frère nous a hébergés, mais nous avons maintenant notre propre appartement. Mon mari est cuisinier. Quand je suis arrivée ici, j'ai travaillé avec lui, mais cela n'a pas duré. Ensuite, un ami m'a parlé de la possibilité de vendre *The Big Issue*. Je me suis renseignée et suis devenue camelot il y a trois ans.

Mes deux garçons, Darius, six ans, et Alex, trois ans, aiment vraiment vivre en Ecosse. J'aime passer du temps avec eux - ils adorent aller au parc, manger au McDonald's et faire du sport. Ils aiment tous les deux le football et le plus âgé a même commencé le karaté. Le plus jeune est déjà bilingue, c'est incroyable ! **Brigitta Claudia, *The Big Issue UK***



International Network of Street Papers

L'itinéraire est membre du *International Network of Street Papers* (Réseau International des journaux de rue). Le réseau apporte son soutien à près de 100 journaux de rue dans 34 pays sur six continents. Plus de 250 000 sans-abri ont vu leur vie changer grâce à la vente de journaux de rue. Le contenu de ces pages nous a été relayé par nos collègues à travers le monde. Pour en savoir plus, visitez insp.ngo

SEMAINE
INTER
NATIONALE
DES
CAMELOTS

MONTREAL

2019





MELBOURNE

Conversation à 17 000 kilomètres

Notre camelot attendait depuis plusieurs jours cette conversation avec son homologue qui vend *The Big Issue Australia*. Au moment où les deux femmes établissent la connexion par Skype, la neige tombe doucement en soirée sur Montréal. À Adelaide, une des villes d'Australie où le journal de Melbourne est vendu, le soleil d'été brille de tous ses feux et il est déjà 15 heures plus tard.

Dès le début de la conversation, le courant passe entre les deux femmes et une belle complicité s'installe entre elles.

LYNN Cindy, j'aimerais en savoir un peu plus sur toi. Quel est ton nom de famille et quel âge as-tu ?

CINDY Je m'appelle Cindy Chatters et j'ai 39 ans.

LYNN D'où viens-tu ?

CINDY J'ai grandi en Tasmanie (île au sud du continent qui appartient à l'Australie). J'ai déménagé à Adelaide (centre-sud de l'Australie) en 2011.

LYNN C'est quoi ton histoire ? Comment es-tu devenue camelot pour *The Big Issue Australia* ?



CINDY J'avais de gros problèmes d'argent et j'avais besoin d'un boulot. Quelqu'un m'a parlé du *Big Issue*. Je n'étais pas sûre que je pouvais faire le travail, mais après avoir discuté avec ce gars et eu le magazine entre les mains pour arriver à le vendre, j'ai réalisé que j'aimais ça ! En tout cas, ça me donnait de meilleures options que de ne rien faire.

Aussi, il y a le programme de soccer de rue et c'est ce que j'aime le plus !*

LYNN Adelaïde est pas mal semblable à Montréal. Le coût de la vie est à peu près le même, la population est environ la même et vous avez aussi fait bons efforts de réconciliation avec les peuples autochtones comme chez nous. La plus grosse différence entre nous, c'est la température et les saisons. Ici, on est en plein hiver alors que chez vous, c'est l'été. On reçoit beaucoup de neige et la température chute sous les 20 ou 30 C°. Alors parfois c'est dur pour les camelots qui travaillent dehors. Mais c'est encore pire pour les itinérants.

À quoi ressemblent vos hivers, et c'est comment pour les sans-abri d'Adelaïde ?

CINDY Je me souviens d'une seule fois quand j'étais petite d'avoir eu congé d'école parce qu'il avait beaucoup neigé. J'ai adoré faire des bonhommes de neige. Mais de la neige comme ça, c'est vraiment rare. Normalement, l'hiver, il fait environ 9 C°. Alors ça n'a rien à voir avec vous autres.

En Australie, il y a un peu plus de 100 000 sans-abri dans tout le pays. [NDLR : 116 426 selon le dénombrement national de 2016] Ici, on s'occupe bien des sans-abri. En général, il y a assez de places dans les refuges pour tout le monde. C'est le cas des camelots

sans-abri qui travaillent pour *Big Issue*, ici en Australie et surtout à Adelaïde. On s'assure qu'ils ont un lit pour dormir, de la nourriture et des vêtements. Ils sont bien soignés.

LYNN Parle-moi de ton magazine.

CINDY Eh bien, il est publié tous les 15 jours il y a une page avec un profil sur un camelot.

LYNN Ah ! Comme notre *Zoom camelot* en page 3 de *L'itinéraire* !

CINDY Oui, et on fait aussi des entrevues avec des personnalités bien connues. Moi, personnellement, ça ne m'énerve pas plus qu'il faut : ce sont des humains comme n'importe qui... C'est une belle revue.

LYNN Combien achetez-vous votre revue et combien la vendez-vous ?

CINDY On la paie 4,50 \$ et on la revend pour 7 \$. [NDLR : le prix du magazine a augmenté à 9 \$ en décembre 2018]. Nous avons aussi des calendriers que nous vendons.

LYNN Est-ce que tu as de la facilité à vendre le magazine ?

CINDY Au début, je pensais que ce serait seulement des intellectuels qui l'achèteraient, mais j'ai été surprise de voir plein de monde s'y intéresser, comme la première fois qu'une jeune maman avec un bébé me l'a acheté. Cela a changé ma façon de voir les gens.

LYNN Est-ce que les camelots écrivent dedans ? Toi, écris-tu ?

CINDY Bien sûr que les camelots écrivent dans le magazine, et comme chez vous, ils sont payés pour leurs articles. Moi, j'ai déjà écrit dans *The Big Issue*, mais pas souvent. Quand je le fais par contre, c'est surtout pour parler du soccer et de mon oiseau, mon animal de compagnie.

LYNN Qu'est-ce que tu fais pour améliorer tes ventes ?



PHOTO : JOSÉ PANNET-RAYMOND

* En Europe, comme en Australie, plusieurs journaux de rue organisent des parties de soccer de rue avec leurs camelots. En plus de tournois amicaux, une coupe mondiale (*The Homeless World Cup*) a lieu chaque année pour favoriser l'inclusion sociale, l'estime de soi et l'esprit d'équipe parmi les participants, soit des hommes et des femmes sans-abri, marginalisés et désavantagés.



CINDY Simplement en étant ponctuelle et à faire remarquer aux gens que je suis fidèle au poste. Ça fait une grosse différence. J'ai plusieurs clients réguliers. Et pendant le temps des Fêtes, c'est particulièrement bon. J'ai reçu quelques cadeaux.

LYNN Comment te motives-tu pour aller travailler ?

CINDY Ma motivation principale, c'est mon petit oiseau qui a maintenant six ans ! Vois-tu, il ne mange pas des graines ordinaires; il a besoin de pépites spéciales qui coûtent assez cher. Et puis l'autre raison est plus personnelle : je ne voudrais pas briser ma routine à laquelle je me suis habituée.

LYNN Quelle est la meilleure partie de ton boulot ?

CINDY Rencontrer plein de monde différent, gagner de l'argent, jouer au soccer de rue et pouvoir voyager.

LYNN Qu'est-ce que tu aimerais faire à part de vendre *The Big Issue* ?

CINDY J'aimerais être une formatrice pour les permis de conduire. Je travaille fort pour pouvoir y arriver dans l'année qui vient.

LYNN Ici à L'itinéraire, nous avons plusieurs services différents comme un café où nous pouvons manger un bon déjeuner et aussi le dîner. Nous participons activement au magazine. Il y a deux employés et plusieurs bénévoles qui nous aident à la rédaction. Nous avons aussi des formations en journalisme. Plusieurs de nos camelots écrivent des articles de fond et font des entrevues avec des personnalités bien connues. Nous avons aussi des activités culturelles et des ateliers d'art. Aussi, nous avons un programme de mentorat où les camelots qui ont plus d'expérience forment et coachent les nouveaux. Quels genres d'activités avez-vous à Adelaïde ?

CINDY Non, nous n'avons pas de cafétéria, mais nous avons un programme de support aux camelots qui nous permet de composer avec les problèmes de tous les jours. Mais j'aimerais ça avoir des programmes de formation.

Et je le répète, moi, ce que j'aime le plus, et dont je ne peux pas me passer c'est le soccer de rue !

LYNN Une des activités que j'aime le plus ici, c'est la soirée des femmes. On se rassemble pour un souper communautaire que nous préparons ensemble et puis nous échangeons des vêtements, des bijoux et même des recettes. Avez-vous quelque chose de semblable ?

CINDY Oui, il y a un groupe de femmes ici aussi, mais les places sont limitées pour le moment. J'aimerais bien y participer un jour.

LYNN As-tu des amis parmi les camelots ?

CINDY Bien sûr ! On est comme une belle grosse famille, mais parfois on a nos petits différends, comme toute bonne famille.

LYNN Combien de camelots avez-vous à Adelaïde ?

CINDY Oh, environ 60. Mais on a en 500 dans toute l'Australie.

LYNN Cindy, j'aimerais te remercier d'avoir pris le temps de m'accorder cette entrevue. J'aimerais pouvoir te faire un gros câlin ! (spontanément, les deux femmes s'approchent de leur écran respectif pour se faire un câlin virtuel). Il faut se tenir, ne pas lâcher et surtout ne pas perdre espoir !

CINDY Je suis contente de t'avoir parlé. Merci à toi aussi !



On célèbre

9000 camelots
qui vendent
des journaux de rue

dans **35** pays



International
Network of
Street Papers

L'IN
TER
NA
TION
NAL
RE

#VendorWeek

4-10 février 2019



Un magazine qui fait du bien

PAR JOSÉE PANET-RAYMOND



Australia

Devise « *Helping people help themselves* »

Fondé 1996

Statut Organisme sans but lucratif

Siège social Melbourne

Bureaux régionaux Canberra, New South Wales, Queensland, Adelaide et Perth

Format et fréquence de publication

Magazine bimensuel de 48 pages

Prix Les camelots l'achètent **4,50 \$** (AUD) et le vendent **9 \$** (AUD) dans la rue

Camelots actifs 500 à l'échelle du pays

Tirage 27 000

Lectorat par édition

269 000 (10 lecteurs par magazine)

Depuis 1996 6500 camelots ont vendu plus de 11 millions de magazines

Population Australie 25 millions

Entreprises sociales *Big Issue magazine*, *Women's Subscription Enterprise* (Entreprise d'abonnement pour femmes), *The Big Issue Classroom* (sensibilisation dans les écoles primaires), *Community Street Soccer Program* (soccer de rue), *The Big Idea* (compétitions d'entreprises sociales par des étudiants d'université), *Homes for Homes* (programme de levée de fonds et d'investissement pour offrir des logements abordables aux démunis)

Il est toujours réjouissant de parler avec des gens passionnés par leur travail. C'est le cas d'Amy Hetherington, rédactrice en chef du *Big Issue Australia* (BIA), avec qui *L'itinéraire* s'est entretenu tout récemment. Malgré la grande distance qui sépare Montréal de Melbourne, où se trouve le siège social du magazine de rue australien, il est facile de faire des rapprochements entre nos deux publications, et surtout en ce qui a trait à la mission qui nous anime.

Cette journaliste de métier adore son boulot. « *J'ai toujours beaucoup aimé raconter des histoires sur la vie et de m'entretenir avec toutes sortes de gens*, relate Amy Hetherington. *Et c'est ce que je fais au Big Issue. Mais, il faut dire que c'est un travail comme il n'en existe pas dans les médias traditionnels. Ce que je fais ici a un impact sur la vie des camelots et des lecteurs. En ce sens-là, c'est très gratifiant.* »

The Big Issue est très populaire en Australie. Avec ses pages couvertures arborant souvent les personnalités les plus en vue de la planète, le bimensuel rivalise aisément avec les magazines grand public. À la différence toutefois que celles-ci se prononcent sur des sujets comme l'itinérance, la pauvreté et les inégalités sociales, des enjeux propres au magazine de rue. « *Bien que nous aimons avoir des entrevues avec des vedettes, nous devons nous assurer que le contenu du magazine est à la fois divertissant et engagé. Quand on parle à des célébrités, elles doivent se servir de leur voix pour s'exprimer sur les enjeux que nous défendons.* »

Pour obtenir des interviews avec des stars de la stature des Bob Dylan, Madonna, Leonardo Di Caprio et Russell Brand de ce monde, l'équipe de rédaction du *Big Issue Australia* bénéficie souvent de contenu partagé avec la chaîne de magazines de rue éponyme, dont le précurseur au Royaume-Uni, *The Big Issue U.K.* « *Par exemple, pour nous, il aurait été difficile d'avoir une entrevue avec Jodi Whitaker, la vedette de la série culte Dr. Who, que les Australiens adorent autant que les Britanniques. Grâce au Big Issue U.K., nous avons pu la publier dans nos pages.* » De plus, tout comme *L'itinéraire*, le BIA peut télécharger du contenu international du fil de presse de l'INSP, le réseau des journaux de rue mondial.



La participation des camelots

Pour ce qui est du reste de la revue, on y insère du contenu local et des écrits des camelots. « Nos vendeurs écrivent plus souvent des témoignages, des poèmes et contribuent à une section que notre public aime particulièrement : Letter to my younger self (Lettre à moi, plus jeune) », dit-elle. Dans ce segment, les camelots écrivent ce qu'ils auraient pu changer dans leur jeunesse pour éviter les problèmes, et souvent l'itinérance, qui les a menés à devenir camelot pour *The Big Issue*.

À l'instar de *L'itinéraire*, les camelots font également des entrevues avec des personnalités, mais seulement de façon sporadique. « Parfois nos camelots vont interviewer des vedettes du rock et autres. Ils posent des questions que seuls eux penseraient à poser, ce qui donne un point de vue assez unique », souligne la rédactrice en chef.

Amy Hetherington explique par ailleurs que le *BIA* compte deux publics-cibles, les camelots et ses lecteurs. « Lorsque nous montons le magazine, on considère bien entendu ce que nos lecteurs aiment, mais on doit aussi songer à nos camelots qui sont les premiers à voir la revue. Ils doivent y croire et appuyer le contenu pour pouvoir convaincre les gens de l'acheter. »

Immense lectorat d'un bout à l'autre du pays

De toute évidence, les camelots croient en leur publication. Ils sont 500 à vendre les 27 000 exemplaires par édition sur l'immense territoire australien, qui compte une population d'un peu plus de 25 millions de personnes. « Le magazine est lu en moyenne par 269 000 personnes, soit 10 lecteurs par numéro, selon la firme qui évalue notre lectorat. Ce qui fait que nous sommes plus populaires que le magazine *Marie-Claire*, par exemple », se réjouit l'éditrice.

Avec cinq bureaux régionaux disséminés à Canberra (la capitale), New South Wales, Queensland, Adelaïde et Perth, la distribution du magazine se fait à l'échelle du pays ainsi que grâce à un partenariat avec la poste nationale et la chaîne de boutiques Body Shop où les camelots peuvent s'approvisionner en magazines dans les municipalités plus éloignées. « Nos bureaux servent non seulement à la distribution, mais également pour du soutien aux camelots, précise Amy Hetherington. À la sortie de chaque nouvelle édition, les bureaux régionaux offrent le déjeuner aux camelots pour qu'ils aient l'occasion de discuter du contenu du magazine et d'autres sujets qui leur tiennent à cœur. Ce sont aussi des points de chute pour faire des projets avec les camelots et pour la prise de photos d'eux pour la revue. »

Entreprise sociale pour femmes

Parmi les nombreux autres projets de *The Big Issue Australia*, la rédactrice en chef parle avec fierté du *Women's Subscription Enterprise* (WSE), l'entreprise sociale d'abonnement pour les femmes qui a des locaux à Adelaïde, Sydney et Perth. « Cette initiative permet à des femmes de gagner un revenu en emballant les magazines pour l'envoi aux abonnés, dit-elle. Plusieurs femmes sont plus âgées et ne supportent pas d'être debout longtemps pour vendre et d'autres ont de jeunes enfants, et donc une position incompatible avec le travail de camelot. Au fil du temps, on en est venu à diversifier notre service en effectuant des projets pour d'autres entreprises comme de l'emballage de produits, des cadeaux d'entreprises, de l'entrée de données, etc. Ce qui est génial c'est que le WSE leur procure un environnement sain et sécuritaire pour travailler. »

En effet, selon les derniers chiffres publiés, un peu plus de 49 000 femmes sont sans-abri en Australie. Parmi les itinérants qui vivent dans des refuges, 40 % sont des femmes. On estime que la plus grande cause d'itinérance en Australie est la violence conjugale, qui affecte en majorité les femmes et les enfants.

Amy Hetherington



PHOTO : MICHELLE GRACE HUNDER



Le Big Issue à l'école

Autre entreprise sociale lancée par le BIA et fort prisée par la communauté est le *Big Idea*, une compétition qui invite des équipes d'étudiants d'université partout en Australie à créer des projets qui auront un impact positif sur la vie des sans-abri et personnes désavantagées. Pour alimenter le processus créatif qui mènera vers le démarrage d'une entreprise sociale, les étudiants de deuxième cycle universitaire ont accès à des conférences et des conseils dispensés par des leaders du monde des affaires. Et pour inspirer leur réflexion et leur compréhension des enjeux, les étudiants entendront les témoignages de personnes itinérantes et marginalisées. À terme, et à la manière des *Dragons*, les équipes d'étudiants présenteront leur projet devant un panel de gens d'affaires influents qui déterminera les gagnants.

Tout comme à L'itinéraire, les camelots du BIA sont les meilleurs ambassadeurs de leur organisation. Avec le programme Big Issue Classroom, des camelots, des personnes sans-abri et marginalisées donnent des conférences dans les écoles primaires. Depuis 2009, plus de 100 000 écoliers ont participé aux ateliers en ligne ou en personne qui les sensibilisent aux questions de pauvreté et d'itinérance.

Le soccer à l'honneur

Le soccer en Australie est ce que le hockey est au Québec et les camelots du *Big Issue* ne sont pas en reste. Avec le programme de soccer de rue communautaire, les vendeurs du BIA partout au pays peuvent participer à des joutes amicales, à des tournois et ultime-ment à la Coupe mondiale des sans-abri qui se tient dans plusieurs pays du monde. En 2008, Melbourne en a d'ailleurs été l'hôte.

Très populaire parmi les camelots, le soccer de rue a également le mérite de leur procurer une meilleure santé physique et mentale, en plus d'une meilleure estime de soi. Selon les études, chaque dollar investi dans le programme de soccer de rue communautaire génère une économie de 4,30 \$ à la communauté australienne en diminuant les besoins de services sociaux, d'hospitalisations, de services d'urgence et d'incarcérations.

Tout comme L'itinéraire, le Big Issue Australia est plus qu'un magazine. Nos services peuvent différer, mais nos missions sont les mêmes : offrir aux plus démunis et marginalisés de nos sociétés des solutions pour gagner décemment un revenu, de connaître un sentiment d'appartenance et de participer à des projets qui favoriseront leur intégration en société.

Saison de la Coupe Charade



2019

du 11 février
au 13 mai

avec
Geneviève Albert
Jean-François Aubé
Frédéric Barbusci
Delphine Bienvenu
Réal Bossé
Suzie Bouchard
Christian Brisson-Dargis
Sophie Caron
Salomé Corbo
LeLouis Courchesne
Éric Desranleau
Jean-Philippe Durand
Pier-Luc Funk
Amélie Geoffroy
Patrick Huard
Guy Jodoin
Mathieu Lepage
Mira Moisan
Marie-Ève Morency
François-Étienne Paré
Joëlle Paré-Beaulieu
Nicolas Pinson
René Rousseau
Simon Rousseau
Arnaud Soly
Brigitte Soucy
Sophie Thibeault
Christian Vanasse

au
Club Soda
dans le Quartier
des spectacles
☺ St-Laurent

billets
clubsoda.ca
514-286-1010

création pure



Production
THÉÂTRE DE LA
LIGUE NATIONALE D'IMPROVISATION

lni.ca



QUÉBECOR



DANS LA TÊTE
DES CAMELOTS

Raconte-nous ton anecdote **la plus marquante** avec un client de *L'itinéraire*

SAMIR HALAIMIA MÉTRO LAURIER

PHOTO : MARIO ALBERTO REYES ZAMORA



Une cliente régulière

Il y a une dame qui avait échappé son étui à lunettes en entrant à l'épicerie. J'ai récupéré l'étui. J'ai fait mon possible pour me souvenir de la dame en question. Quand elle est ressortie de l'épicerie, je l'ai reconnue et je lui ai redonné. Elle était très contente. Elle m'a remercié et pour m'encourager, elle m'a acheté un magazine. Depuis ce temps, elle est devenue une cliente régulière.

ANTOINE DESROCHERS

CAMELOT ÉPICERIE MÉTRO, SAINT-HUBERT/BOUCHER

Une vedette

Une anecdote qui m'a marquée, c'est avec un client qui est habitué de m'acheter la revue toutes les deux semaines et qui est très gentil. Un jour, en me voyant, il m'a lancé : « *Ouin, tu es devenue une vedette* ». Il m'avait vu dans *La Presse+*. Il y avait un portrait de moi où j'expliquais ce que je fais pour *L'itinéraire* et où je nommais les choses que j'aime beaucoup de Montréal que j'appelle la ville des mille et une activités.

LUCETTE BÉLANGER

CAMELOT MÉTRO PIE-XI

Ce que ça vaut

Celle qui m'a le plus marqué est arrivée il n'y a pas longtemps. Une cliente m'a refilé 10 piasses pour le magazine et m'a dit de garder la monnaie. Puis, elle est entrée dans le Village des valeurs. Elle est ressortie une demi-heure plus tard et m'a demandé de lui redonner son 10 \$. Je lui ai répondu que je ne remboursais pas. Elle m'a répliqué que ce n'était pas pour un remboursement. J'ai donc accepté à condition qu'elle me redonne le magazine. Je lui remets son dix dollars, elle le glisse dans sa sacoche, puis me donne un 20 \$ en échange en me disant : « *Ce que vous faites monsieur, ça vaut ça* ». J'étais sur le cul.

CHRISTIAN TARTE

CAMELOT VILLAGE DES VALEURS, ONTARIO/PIE-IX

Pour une poignée de change

Ça ne faisait pas très longtemps que j'avais commencé à travailler pour L'itinéraire. À un moment donné, j'interpelle une femme pour qu'elle m'achète le magazine et elle me répond qu'elle n'a pas de change. J'ai alors pris une grosse poignée de monnaie dans mon dossard et je lui ai dit en lui montrant : « *Regardez, moi j'en ai du change.* » Elle a trouvé ça tellement drôle qu'elle m'a donné un billet de cinq pour le magazine. La morale : quand tu fais des blagues au client, ils mettent leur main dans leurs poches sans s'en rendre compte. (Rires)

MICHEL DUMONT

CAMELOT MÉTRO JOLIETTE

Monsieur câlin

Moi, je souris beaucoup. Une cliente pas régulière m'a d'ailleurs dit un jour qu'elle achetait le magazine à cause de mon « beau sourire ». C'est un compliment qu'on me fait souvent. Dans le temps des Fêtes, j'ai également croisé un monsieur qui offrait des câlins aux passants. Il m'a dit que j'avais l'air en forme, il m'a remercié pour mon sourire et il m'a fait un câlin. Il faut dire que j'ai l'habitude de sourire. J'ai été clown auparavant pour des événements comme la Saint-Jean ou pour des écoles. Selon moi, juste dire « bonjour » ne suffit pas.

RÉJEAN BLOUIN

CAMELOT MÉTRO JOLIETTE

Un Trudeau de laine

Il y a une madame qui m'achète *L'itinéraire* régulièrement et qui est déjà venue me voir en spectacle. Jusqu'à maintenant, elle m'a offert deux cadeaux parce qu'elle me trouve poli et gentil. Le premier était une banderole tricotée en laine. Le deuxième, c'était un cadre également tricoté en laine avec la photo de Justin Trudeau lorsqu'il a fait la couverture du magazine. J'étais de l'équipe qui a fait l'entrevue. Son cadeau m'a touché. J'ai été surpris la première fois, mais encore plus surpris avec le cadre. Je lui ai dit que c'était très gentil et je l'ai remercié. Elle n'était pas obligée de faire ça. Je me sentais gâté. C'est une femme qui a toujours le sourire et c'est une cliente fidèle.

JEAN-CLAUDE NAULT

CAMELOT MÉTRO CHAMPS-DE-MARS

Un smoothie aux bananes

Un été qui faisait très chaud, il y a une cliente qui m'a demandé si je voulais boire quelque chose. J'ai accepté et elle m'a apporté un smoothie aux bananes. C'était très bon et sucré. Elle ne m'a pas acheté de magazine, mais j'ai trouvé que c'était un beau geste. Ça fait du bien.

MAXIME VALCOURT

CAMELOT THÉÂTRES DU RIDEAU VERT ET DU NOUVEAU MONDE

Un nouvel ami

Je suis allé manger à côté de mon spot de vente. C'est un resto que j'apprécie beaucoup : L'CEuforie Matinale. J'aime le déjeuner de cet endroit, particulièrement le rôti de porc. J'ai fait la connaissance du propriétaire lorsque nous avons sorti le numéro *Obsédés par nos corps*. Je trouvais que la couverture était de mauvais goût, mais pas lui, ce qui a provoqué une discussion. À partir de ce moment, il est devenu mon client et mon ami. Lui, il achète mon journal et moi, je vais à son resto. J'y suis toujours le bienvenu.

TUAN TRIEU-HOANG

CAMELOT MÉTRO HENRI-BOURASSA

Montréal

Ouverture de 80 lits supplémentaires pour les personnes en situation d'itinérance à Montréal

Alors que les services d'hébergement d'urgence de Montréal affichaient complets tout au long de l'automne 2018, les partenaires en itinérance se sont mobilisés pour trouver rapidement une solution. Une unité de débordement des services d'hébergement d'urgence (SHU), appelés refuges, a été mise sur pied dans des locaux de l'ancien hôpital Royal-Victoria. Ce sont 80 lits d'urgence supplémentaires qui permettent d'héberger les personnes qui ne trouvent pas de places dans les services actuels.

Le Centre intégré universitaire de santé et de services sociaux du Centre-Sud-de-l'Île-de-Montréal (CCSMTL), en collaboration avec la Ville de Montréal et des partenaires communautaires (La Mission Old Brewery et son Pavillon Patricia McKenzie, la Maison du Père, la Mission Bon Accueil et l'Accueil Bonneau) ont assuré la mise en place d'une unité de débordement temporaire pour les personnes en situation d'itinérance, du 15 janvier au 15 avril 2019.

Ce refuge temporaire, visant à contrer le débordement des refuges réguliers, est à haut seuil d'accessibilité, c'est-à-dire qu'il favorise l'accueil des personnes présentant diverses vulnérabilités, notamment les personnes qui vivent avec des problématiques de consommation ou de santé mentale. Cette ressource permet d'accueillir 80 personnes (hommes, femmes et personnes trans), et offre des accommodements pour des animaux de compagnie. Toutes les ressources en itinérance de la région de Montréal peuvent référer des personnes.

Le financement de la ressource provient du ministère de la Santé et des Services sociaux, du CCSMTL et de la Ville de Montréal. Les quatre organismes communautaires (la Mission Old Brewery et son Pavillon Patricia McKenzie, la Maison du Père, la Mission Bon Accueil et l'Accueil Bonneau) en assurent la supervision.

La mairesse de Montréal, Valérie Plante, s'est dite satisfaite des efforts de tous pour répondre au besoin actuel d'hébergement d'urgence. « Personne n'est indifférent face à cette situation tout aussi bouleversante que préoccupante. Il était donc impératif pour nous de rencontrer rapidement tous nos partenaires pour trouver des solutions. Je suis ravie que nous ayons

trouvé ensemble une solution qui soit applicable rapidement, avec le CIUSSS, le ministère et les partenaires communautaires, pour venir en aide aux personnes en situation d'itinérance. Pour la suite, nous avons aussi convenu de renforcer l'ensemble des mesures d'accueil, d'aide et de prévention, pour enrayer durablement l'itinérance à Montréal », a commenté Mme Plante.

Pour renforcer les mesures déjà en place face aux besoins en évolution, la Ville de Montréal travaille actuellement avec ses partenaires publics, communautaires et municipaux à réaliser des portraits des besoins en itinérance dans différents quartiers de la ville, ainsi qu'un portrait complet de l'offre en services d'hébergement d'urgence. Les résultats de ces démarches permettront de poursuivre l'amélioration des services en fonction des besoins.

Mesures hivernales

L'unité de débordement vient s'ajouter aux mesures existantes prévues dans le cadre des mesures hivernales en itinérance de la région de Montréal. La métropole dispose également de 957 places d'hébergement d'urgence, d'un centre de répit et de dégrisement, d'une halte-chaleur et de deux navettes de transport.

Équipes d'intervention de proximité

Lors des grands froids, les équipes de proximité des CIUSSS, l'équipe Jeunes de la rue, Itinérance et Urgence Psychosociale-Justice (UPS-J) du CCSMTL, l'équipe mixte composée de policiers du SPVM et d'intervenants sociaux du CCSMTL, l'Équipe mobile de référence et d'intervention en itinérance (ÉMRII) ainsi que les travailleurs de rue des organismes communautaires font du travail d'intervention de proximité. Elles cherchent à rejoindre les personnes réticentes à utiliser les services pour les encourager à se diriger vers les ressources appropriées.

La Ville de Montréal rappelle que si vous craignez pour la sécurité immédiate d'une personne en situation d'itinérance qui demeure dans l'espace public, vous pouvez contacter le 911. Vous pouvez également communiquer avec le 211 afin de connaître les ressources qui s'offrent aux personnes en situation d'itinérance, en fonction de leurs besoins. ■



PAR SYLVIE DESJARDINS
CAMELOT ONTARIO / CHAMPLAIN

L'itinérance au féminin

Au mois d'août, j'ai tout perdu. Mon bel appartement, mon argent, une vie de souvenirs. Avec mes finances limitées, j'ai décidé de louer une chambre dans l'édifice où je demeurais. La personne qui m'a loué a gardé l'argent du loyer et m'a mis à la porte après 10 minutes. Je me suis retrouvée à la rue. Je me suis rendue dans le Village gai. C'est un quartier que je connais très bien pour y être demeurée dans le passé.

Il y a sept ans, j'ai travaillé au Groupe L'itinéraire pendant à peu près quatre ans. Je connais toutes les ressources pour les femmes sans-abri. J'ai donc fait les démarches nécessaires pour avoir un lit dans ces ressources. Peine perdue. Ces endroits sont pleins à craquer. Le manque de refuges pour femmes est énorme, alors j'ai dormi dehors pendant deux mois.

J'ai été chanceuse, il ne m'est rien arrivé. Je n'ai pas été attaquée, mais j'ai été volée et droguée au GHB, la drogue du viol. J'ai rencontré un homme un soir sur la rue Sainte-Catherine. Un ange. Il m'a aidée pendant mon itinérance. Nous avons donc fait un bout de chemin ensemble.

À la belle étoile

En août et septembre la température était excellente. Il a fait chaud, très chaud. Nous avons couché sur le bord du fleuve dans le Vieux-Port. La vue de la ville de Montréal était grandiose. La grande roue était illuminée de mauve, il y avait une famille de canards qui est venue nous visiter. Mais quand tu te réveilles le matin et que tu veux aller à la toilette, il n'y a rien d'ouvert, alors tu fais tes besoins dehors caché dans les buissons. L'humilité en prend un coup.

J'ai 60 ans, je souffre de sclérose en plaques, d'arthrose et d'asthme. L'humidité m'a tellement fait souffrir que j'en pleurais à tous les matins. J'ai tellement marché dans la ville que j'ai perdu 50 livres pendant les deux mois passés sans domicile, je me suis aussi blessé les pieds. J'avais des ampoules à tous les orteils. J'ai souffert énormément. Je me demande comment j'ai fait pour survivre à

cette situation et garder mon moral. Pendant cette période, j'ai fait du bénévolat au Groupe L'itinéraire dans la cuisine. Ça m'a aidée à garder mes repères. J'ai aussi vendu le magazine *L'itinéraire* pour me faire un peu d'argent.

Il y a une ressource (Le Sac à dos) sur la rue de Bullion au coin de Sainte-Catherine où on peut aller pour se laver le matin. Ils ont de la soupe maison à tous les jours. Je connaissais cet endroit car j'y avais travaillé dans le passé. Je lavais les vêtements des hommes sans-abri. Il y a aussi l'Accueil Bonneau où ils servent un repas le matin. La nourriture y est excellente et le personnel est très accueillant.

Comme un cinq étoiles

J'ai réussi à avoir un lit à la Mission Old Brewery, au Pavillon Patricia Mackenzie pendant quelques jours et à la maison Jacqueline, un refuge qui fait partie de l'organisme La rue des femmes. Cet endroit est comme un cinq étoiles. Ils nous reçoivent avec tellement d'amour et nous traitent avec beaucoup d'empathie. Mais il faut y demeurer seulement trois jours et attendre trois autres jours avant d'y retourner. Si on est chanceuse on peut avoir un lit, mais c'est difficile.

Sur une note plus positive, j'ai rencontré beaucoup de bonnes personnes pendant mon périple. Parmi eux Steve, qui m'a mis du vernis à ongles sur les orteils dans un parc par une journée tellement belle. Il a trouvé des lunettes fumée de marque *Burberry* et me les a données. Vampire (Sergio) qui me faisait tellement rire. Sylvain qui m'a fait cadeau d'une belle chaîne en argent. Les camelots de L'itinéraire m'ont aussi soutenue, je me suis sentie revenue dans ma famille.

Aujourd'hui j'ai trouvé une chambre tout près de L'itinéraire. Maudit que je suis contente ! Pour le moment tout va bien.

Si j'ai écrit cet article, c'est parce que je veux que vous sachiez que l'itinérance peut arriver à tout le monde et pour vous faire connaître comment c'est possible de s'en sortir.

DOSSIER

Amandine

Gay

ENTREVUE PAR CAMILLE TESTE

PHOTO : MAYA MIHINDOU

L'adoption internationale
n'est pas un acte anodin

Elle s'appelle Amandine Gay et, en 2017, elle a frappé très fort avec un premier documentaire auto-produit intitulé *Ouvrir la voix*. Dans celui-ci, des femmes noires francophones abordaient les défis auxquels elles étaient confrontées, en tant que personnes racisées, dans un monde majoritairement blanc. Encensé par la critique, le film a obtenu, entre autres, le prix du public aux Rencontres internationales du documentaire de Montréal (RIDM). En 2019, la réalisatrice de 34 ans, qui vit entre le Québec et la France, réalise un second film, portant cette fois-ci sur la question de l'adoption internationale : l'occasion d'aborder avec elle un sujet encore mal compris dans le paysage francophone.



Amandine Gay a aussi témoigné dans le livre *La Couleur de l'adoption*, paru en 2018 aux Éditions Alias. Il s'agit du premier recueil francophone de récits de personnes adultes adoptées à l'international.

Comment t'es-tu intéressée au sujet de l'adoption ?

D'abord, j'ai moi-même été adoptée : c'est quelque chose qui a toujours été une composante de mon identité. Je suis née en 1984 en France, sous le secret. J'ai été adoptée cinq mois plus tard par mes parents, qui sont des personnes blanches. Mes deux parents biologiques, quant à eux, étaient noirs. Ma mère biologique était marocaine et mon père français.

Plus récemment, de 2015 à 2017, j'ai fait une maîtrise en sociologie à l'UQAM, portant sur la mobilisation politique des personnes adoptées, en France et au Québec. Ce travail m'a permis de montrer que la question de l'adoption, et *a fortiori* de l'adoption internationale, était encore trop absente du débat public. En ce sens, il m'a semblé important d'utiliser des outils comme le film documentaire pour ouvrir la conversation sur le sujet et sortir d'une vision très naïve et humanitaire de celui-ci.

De surcroît, ces dernières années ont été un moment clef du débat sur l'adoption : avec le boom des adoptions internationales à partir des années 1970, les adoptés adultes sont arrivés à un âge où ils ont envie de s'exprimer sur leur condition. En retour, j'ai l'impression que le grand public est plus ouvert qu'avant à entendre cette réalité-là comme une question politique.

L'adoption est politique

Justement, on a souvent l'impression que l'adoption, internationale ou locale, est une procédure privée, relevant d'un contexte familial donné. En quoi admet-elle une dimension politique ?

L'adoption internationale n'a rien d'anodin, et ce, à bien des égards. D'abord, il y a la question des rapports Nord-Sud. On n'adopte pas des enfants dans n'importe quel pays : historiquement, on adopte dans des pays ayant vécu des guerres, des catastrophes naturelles, des famines, des épidémies. Par exemple, quand il y a eu une vague d'adoption en provenance du Vietnam, cela faisait suite à la guerre d'Indochine - guerre coloniale française - et à la guerre du Vietnam - guerre anti-communiste américaine. Donc comment étaient rendues disponibles à l'adoption ces personnes, qui ont aujourd'hui entre 25 et 45 ans ? Eh bien par des rapports inégaux Nord-Sud. D'une manière générale, on voit bien que les flux d'enfants ne vont que dans un sens : les enfants des pays du Sud (ou parfois d'Europe de l'Est) vont vers les pays du Nord.

À ces rapports Nord-Sud, s'ajoute la question d'une forme de marchandisation de la parentalité, qui n'existe pas dans toutes

les créations de familles. Si on n'achète pas des enfants, l'adoption internationale a quand même un coût. Au Québec, sur le site d'Adoption internationale, vous pouvez d'ailleurs consulter librement le coût d'une adoption par pays. [NDLR - On y apprend par exemple qu'adopter un enfant en Corée du Sud coûte entre 44 778 \$ et 57 015 \$, alors que, pour une adoption en Haïti, il faudra déboursier entre 18 300 \$ et 37 000 \$.]

Cette marchandisation est parfois très directe, notamment aux États-Unis, pays qui n'a pas signé la Convention de la Haye [NDLR - Adoptée en 1993, elle porte sur la protection des enfants et la coopération en matière d'adoption internationale]. Dans ce pays, il existe une procédure appelée *rehoming*, laquelle permet littéralement aux parents adoptants de revendre leurs enfants adoptés à d'autres familles. Il y a même des défilés et des groupes Facebook où l'on propose ces enfants à la ré-adoption.

Tu rejettes aussi l'idée selon laquelle les parents considéreraient l'adoption internationale comme un premier choix.

Oui, en France, il y a une enquête de l'INED (Institut national d'études démographiques) qui montre que parmi les parents adoptants, sept sur dix n'ont pas choisi l'adoption comme premier mode de parentalité.

Hormis les trois couples sur dix qui adoptent car ils ont travaillé dans l'humanitaire ou considèrent qu'il y a assez d'enfants sur la planète, les autres ont en général un parcours d'infertilité qui les a conduits vers cette solution.

En général, il s'agit de couples qui ont essayé la procréation médicalement assistée, avant de se tourner vers l'adoption locale. Là, ils se sont rendu compte qu'ils ne rentraient pas dans les critères, sans doute parce que le temps d'essayer d'avoir un enfant biologique, ils étaient devenus trop vieux.

À ce stade, ils ne pouvaient peut-être adopter que des enfants grands, mais dans une conception de la famille occidentale où l'on considère l'enfant comme une propriété, les gens ont tendance à vouloir des enfants sans histoire, c'est-à-dire des bébés.

C'est à ce moment-là que ces couples choisissent d'adopter à l'international. Et là encore, il y a des exigences de la part de chaque pays de départ. Ainsi, même s'ils ont une préférence raciale, il se peut qu'ils découvrent qu'ils ne répondent pas aux critères de tel ou tel pays. Par exemple, la Corée du Sud est particulièrement exigeante en ce qui concerne les revenus des parents adoptants, mais aussi en ce qui concerne leur forme physique : s'ils sont en surpoids, cela pose problème. Ils vont alors se tourner vers des pays moins pointilleux en la matière.

Au regard de ce parcours, on comprend bien que l'adoption internationale est parfois un cinquième choix, fait rationnellement en fonction de leurs moyens et de leurs désirs : c'est beaucoup plus complexe qu'une simple bonne action.

Adoption transraciale

Qui dit adoption internationale dit souvent adoption transraciale. A l'époque où tu as été adoptée, les parents adoptifs étaient-ils suffisamment informés quant à ce que cela impliquait ?

Dans les années 1980, on abordait beaucoup moins la question de la race. Aujourd'hui au Québec, si vous voulez adopter un enfant noir, vous devez donner le nom d'une personne noire de votre entourage. Cela force les parents à se poser en amont la question de la sociabilité, en particulier s'ils habitent des zones où il y a peu de mixité raciale.

Mais il y a des gens que cette question choque encore, notamment en France. Si une assistante sociale demande à des parents qui veulent adopter : « Est-ce que cela vous va d'adopter un enfant arabe ou noir ? », beaucoup vont trouver la question raciste.

Pourtant, ce n'est pas raciste : c'est juste une réalité à laquelle ils seront confrontés. De fait, ils devront accompagner leur enfant face à des situations racistes. Il ne suffit pas d'être adopté par une famille blanche pour ne pas vivre de racisme.

Tes parents avaient-ils conscience de cette réalité ?

Moi j'ai eu de la chance car mes parents étaient relativement conscients de ces questions. Par exemple, dans ma première école, ma mère avait poussé l'institutrice à acheter une poupée noire avant que j'arrive, de manière à habituer les autres élèves. De même, ils ont fait en sorte que j'aie une sociabilité noire tout au long de mon enfance.

Après, mes parents n'avaient pas forcément conscience de toutes les implications du racisme systémique. Leur compréhension de ce que signifiait être Noire dans la société française était forcément limitée, aussi parce que la société en entier en parlait moins à l'époque.

En même temps, même dans les familles noires, on ne parle pas toujours frontalement du racisme. On va plutôt te dire qu'en tant que Noir, tu dois en faire deux fois plus, tu ne dois pas te faire remarquer, tu dois être parfait. C'est une manière détournée de t'apprendre à fonctionner dans une société majoritairement blanche. Moi pour le coup, on ne m'a jamais dit cela !

Selon toi, faut-il former les parents adoptants ?

Oui, et le plus tôt possible ! Il m'arrive de croiser des familles blanches avec des enfants noirs dont la peau est toute sèche et les cheveux mal soignés. C'est sûr qu'on a envie d'intervenir.

Or il est difficile de savoir comment faire sans que les familles ne le vivent comme quelque chose d'intrusif. Il faut les comprendre : en tant que familles adoptantes, elles sont scrutées en permanence.

Ainsi, pendant le Mois des Adopté·e·s [NDLR - Organisé conjointement au mois de novembre 2018, au Québec, en France, en Belgique et en Suisse], j'ai organisé des ateliers pour ouvrir la conversation sur ces sujets, et pousser les parents à se remettre en question, mais aussi à se défendre.

L'adoption internationale au Québec



PHOTO : MATIAS INDJIC

- Au moins 20 000 personnes adoptées à l'international vivent au Québec.
- Après un pic mondial atteint au début des années 2000, l'adoption internationale est aujourd'hui en baisse constante. Au Québec, c'est en 1996 que le pic a été atteint avec 977 adoptions internationales.
- En 2017 au Québec, 153 enfants ont été adoptés à l'international. Les pays les plus fréquents étaient la Chine (26 enfants), la Corée du Sud (20 enfants) et Haïti (19 enfants).

Sources : Adoption internationale Québec ; *La Couleur de l'adoption*

Au-delà des questions raciales, tu dis que la formation des parents doit prendre en compte, entre autres, les questions d'orientations sexuelles ou de classes sociales.

Oui. Par exemple si on adopte un enfant qui vient d'un pays pauvre ou d'un milieu très populaire, c'est quand même mieux de ne pas considérer que les pauvres sont tous des fainéants !

De même, aujourd'hui je militerais pour demander aux candidats s'ils sont homophobes. Il y a des cas d'adoption dramatiques, par exemple au sein de groupes catholiques, où ça se passe vraiment mal si les adoptés sont LGBTQIA+.

L'importance des mots

Tu insistes beaucoup sur le fait de parler d'une « personne adoptée », et non pas d'un « enfant adopté ». Pourquoi ?

Je le fais parce que nous ne sommes pas des enfants toute notre vie. Le fait de nous ramener à notre condition d'enfant a quelque chose de paternaliste et d'infantilisant. Cela donne à nos combats, qui sont légitimes, des airs de caprices.

De même, dans plusieurs entretiens, tu expliques que tu n'aimes pas le terme « abandon » lorsqu'il qualifie la démarche d'une mère biologique qui se sépare de son enfant. Pourquoi ?

C'est un terme qui contient du jugement. Or, les conditions de séparation peuvent être multiples et dépendre des époques.

Par exemple, il y a quelques années, lorsque la régulation qui encadrait l'adoption internationale était moins forte, il y avait des cas frauduleux, des rapt d'enfants. Il y avait des mères pauvres, habitant par exemple dans des favelas péruviennes, qui se faisaient approcher et manipuler par des couples péruviens plus



riches. Ceux-ci proposaient de prendre en charge la fin de leur grossesse, leur faisaient discrètement signer un papier dans lequel elles cédaient leurs droits parentaux, et envoyaient les enfants se faire adopter à l'international. Bien souvent, il fallait attendre 30 ans pour que l'enfant fasse ses recherches, prenne conscience de la situation et retrouve éventuellement sa famille d'origine. Dans une telle situation, comment parler d'abandon ?

De même, il y a des séparations plus classiques qui sont un choix juridique de la mère : celle-ci va décider d'accoucher sous le secret, et on peut effectivement qualifier cette décision d'abandon juridique. Mais là encore je préfère parler de séparation : quand une mère décide de confier son enfant, ou pour se référer à une image populaire, de le déposer sur les marches d'une église un jour de marché, ce n'est sans doute pas par gaité de cœur. C'est parce qu'elle ne peut pas s'en occuper, mais veut néanmoins qu'il soit trouvé et que quelqu'un en prenne soin.

Donc il faut sortir de ce vocabulaire moraliste ; moi je ne suis pas là pour juger les mères qui laissent aller leur enfant. Et puis, considérant le stigmate social et l'impact psychologique subis par ces femmes-là dans une société où la séparation avec l'enfant biologique est très mal vue, il y a fort à parier que si elles le font, c'est vraiment en dernier recours.

En finir avec l'adoption internationale ?

Au vu de ce que tu nous expliques, il semblerait que l'adoption internationale et transraciale ait des répercussions parfois difficiles, tant au niveau individuel que sociétal. Voudrais-tu voir ce type d'adoption interdite ?

Aux États-Unis, il y a des gens qui militent pour la fin de l'adoption. Moi je ne me situe pas là. Ce qui m'intéresse, c'est de réfléchir à ce qui est le mieux pour les enfants.

Mais une chose me paraît évidente : l'adoption internationale n'est pas toujours la meilleure option et il existe d'autres alternatives qui méritent d'être développées.

L'Éthiopie, par exemple, a fermé la porte à l'adoption internationale pour n'autoriser que le « *community kinship* », qui est une façon, pour les ONG, d'offrir aux enfants qui en ont besoin un environnement familial et communautaire au niveau local.

De même, on considère comme acquis que ce sont les enfants qui doivent se déplacer. Or, cette idée n'a rien de naturel : c'est complètement construit historiquement et politiquement. Au contraire, on pourrait peut-être envisager que si des parents veulent adopter une petite Guatémaltèque, ils déménagent au Guatemala. Cela voudrait dire de changer de pays, changer de langue, de nourriture, mais aussi permettre à l'enfant de rester près de ses racines et éviter ce qui arrive dans bien des cas, à savoir que l'enfant ne passe du statut de majorité à celui de personne racisée, dans son nouveau pays.

Souvent, dans les médias, on parle du « parcours du combattant des parents », c'est quelque chose que tu souhaites nuancer.

Du point de vue parental, on dit que l'adoption internationale est de plus en plus complexe, et c'est vrai : les délais s'allongent pour obtenir l'agrément, les critères sont nombreux, les travailleurs sociaux sont parfois intrusifs.

Mais c'est aussi parce que les droits des enfants évoluent : aujourd'hui on s'assure vraiment que si on fait venir un enfant d'Amérique du Sud, d'Afrique ou d'Asie, cette personne va avoir un maximum de chances d'être bien accompagnée dans ce parcours de déracinement au cours duquel une nouvelle identité va lui être imposée.

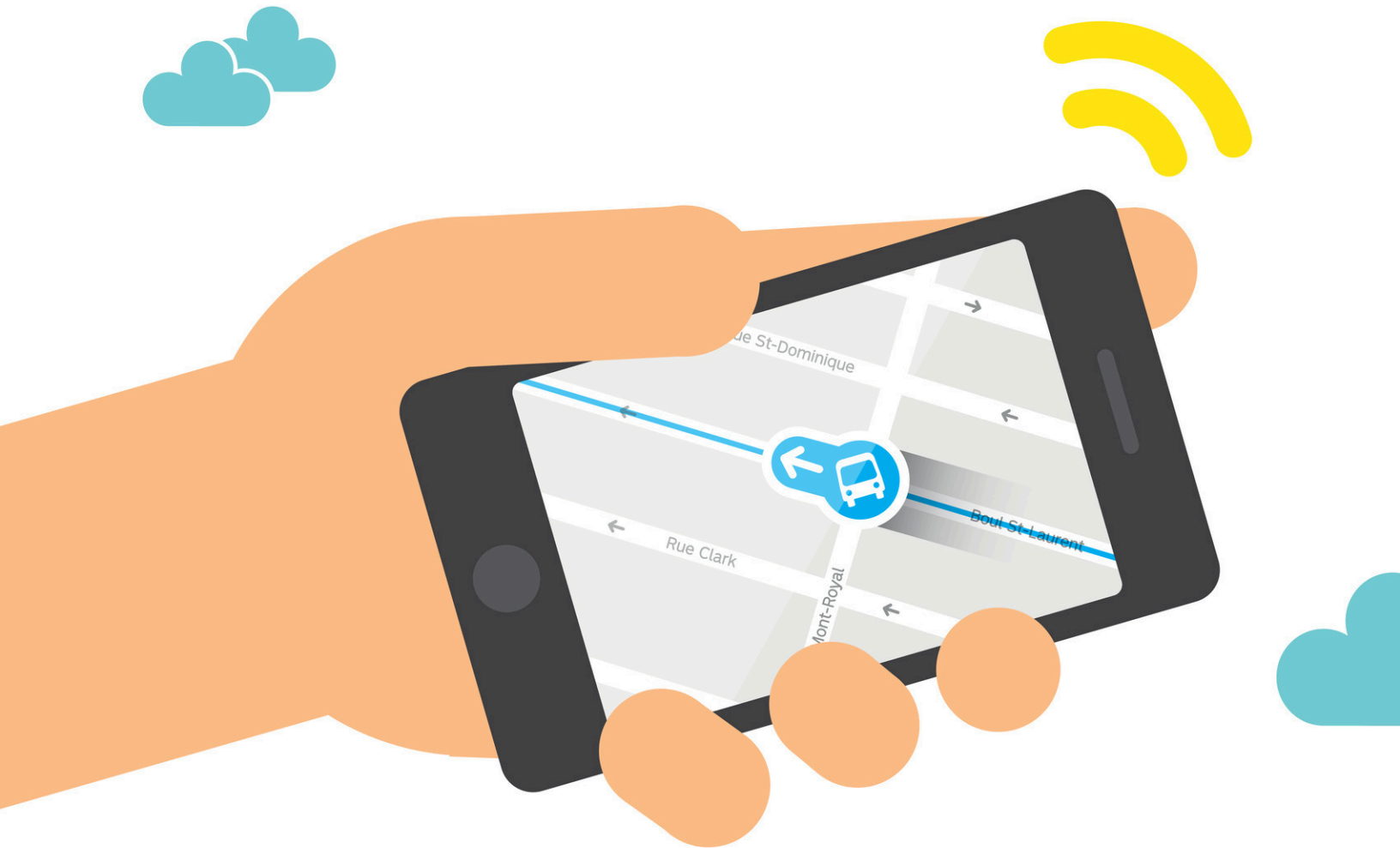
D'une manière générale, je crois qu'il faut arriver à penser l'inversion de la charge de gratitude. Oui, l'adoption permet à des enfants qui n'avaient pas de famille d'en avoir une, mais elle permet aussi à des gens qui voulaient fonder une famille d'avoir des enfants. Donc il y a au moins une équité dans la gratitude. Or, elle n'est pas toujours consciente dans la société, y compris chez certains candidats à l'adoption.

Ton premier film, *Ouvrir la voix*, était un documentaire qui laissait entièrement place aux voix des femmes concernées. Comment envisages-tu le format de ce prochain film ?

Comme dans *Ouvrir la voix*, je veux m'assurer que les personnes concernées sont au centre du débat.

Dans ce cas-là, il s'agira d'un film d'archives qui retracera le parcours de cinq à sept personnes adoptées à l'international. Nous allons nous concentrer sur des personnes basées au Québec et en France.

Pour le moment, nous avons déjà réalisé de nombreux pré-entretiens, mais le gros du tournage va se faire en février et mars 2019. Nous espérons terminer le film en novembre 2019, pour une sortie en 2020.



**Voyez
votre horaire
et votre bus
en temps réel**

OFFERT EN EXCLUSIVITÉ SUR



Site Web et mobile

stm.info



Applications

[Transit](#)

[Chrono](#)



Québec  Canada 

MOUVEMENT
COLLECTIF





Le Royal Victoria : une réponse ?

PIERRE GAUDREAU - DIRECTEUR DU RAPSIM

L'ancien site de l'hôpital Royal Victoria servira cet hiver à faire face au débordement des ressources. Cet ajout de lits d'urgence (40 pour les hommes et tout autant pour les femmes) était nécessaire pour répondre à la situation. Durant toute l'année 2018, les refuges pour hommes ont souvent fonctionné à pleine capacité, alors que les ressources d'hébergement pour femmes devaient refuser des admissions, faute de places, depuis des années.

Pour la nuit seulement, le *Royal Vic* offrira donc un lit aux personnes qui ne trouveront pas de places, une navette les y amènera. Ce lieu visera aussi à accueillir les personnes trans, de même que celles qui ont des chiens. Cette mixité de populations représentera tout un défi.

Au-delà du bilan qui sera à faire au printemps de ces lits d'urgence, cette situation de débordement des ressources requiert une réflexion sur les actions, pourtant bien identifiées, qui sont à mener pour la prévenir.

Des causes multiples

Les raisons qui amènent des personnes à la rue sont variées. Les facteurs économiques sont importants, particulièrement la question du logement. Trop peu de nouveaux logements sociaux se créent alors que le parc de logements privés accessibles aux personnes à faible revenu s'atrophie, en raison des hausses de

loyers, des transformations en logements luxueux et des fermetures pour insalubrité.

La faiblesse des revenus s'ajoute au défi de se trouver un logement à prix moyen. La prestation de base à l'aide sociale est de 648 \$ par mois, ce qui correspond au prix moyen d'un trois et demi, quand on en trouve. Sans surprise, le recensement de 2016 révélait que plus de 41 000 ménages locataires montréalais - surtout des personnes seules - consacraient plus de 80 % de leur revenu au loyer.

La sortie d'institutions, de centres jeunesse, d'hôpitaux ou de prisons représente aussi un risque d'itinérance. L'enjeu est identifié, du travail important se fait par ces acteurs et par le milieu communautaire, mais les ressources d'hébergement, voire la rue, sont parfois les seules issues.

Alors que la présence importante d'Autochtones en situation d'itinérance à Montréal est connue depuis près de 20 ans, il n'y a pas suffisamment d'actions pour contrer cette situation. Depuis peu, on retrouve à Montréal des vétérans qui sont souvent dans une grande détresse.

Tant pour les hommes que pour les femmes, un vieillissement des personnes en situation d'itinérance est documentée par les différentes ressources. À 65 ans, avec les revenus accrus que donne la pension de vieillesse, certaines personnes réussissent à se loger, mais il n'est pas rare de voir des personnes se retrouver à la rue à cet âge.

Des solutions connues

La Politique nationale de lutte à l'itinérance, adoptée au Québec en février 2014, se nomme *Pour éviter la rue et en sortir*. Celle-ci identifie, à raison, les actions à mener pour réduire le phénomène et le prévenir dans cinq axes : logement, revenu, santé et services sociaux, éducation et réinsertion, ainsi que cohabitation et judiciarisation.

Cette politique s'est déployée sous le gouvernement libéral avec des mesures d'austérité sélective, réduisant grandement les investissements dans les mesures sociales identifiées par cette même politique. Les coffres de l'État sont bien garnis, il est essentiel que le gouvernement de la CAQ investisse de façon importante dans le logement social, l'aide au revenu et les services sociaux.

Il faut éviter d'avoir à ouvrir de nouvelles places d'hébergement de dépannage. La Ville de Toronto ne cesse d'en ajouter et est rendue à 7000 places, versus 1000 pour Montréal. Les acteurs dans le domaine de l'itinérance de la Ville Reine disent que ces ajouts, nécessaires, indiquent la voie de ce qui n'est pas à faire. Il faut investir dans des réponses permanentes qui permettent de réduire le phénomène et de le prévenir, en ciblant toutes les populations concernées.

La meilleure utilisation des hôpitaux désaffectés, tels l'Hôtel-Dieu et Jacques Viger, de l'Institut des Sourdes-Muettes, serait de les convertir en logements sociaux, services de santé et sociaux, CPE et autres vocations communautaires.

Ces projets existent ! ■

RAPSIM

Le réseau d'aide aux personnes seules et itinérantes de Montréal
www.rapsim.org | Tél. : 514 879-1949

Une année qui démarre en lion

Déjà février. Ces deux derniers mois ont été l'occasion de réalisations assez remarquables. D'abord, pour une rare occasion, nous avons manqué d'exemplaires de l'édition du 15 décembre. Le numéro du 1^{er} janvier, lancé une semaine plus tôt que prévu au calendrier régulier des parutions, s'est aussi vendu à vive allure.

Nul doute que le passage à l'émission *Tout le monde en parle* et les articles parus dans le journal *Métro* en sont largement responsables. Les camelots ont donc eu une occasion en or de profiter du *momentum* pour faire une relance auprès de nouveaux clients et d'élargir ainsi leur clientèle.

Plusieurs projets sont aussi présentement en développement dans le cadre du 25^e anniversaire du magazine. Les camelots sont invités à se tenir informés et surtout à s'impliquer pour faire de cette année une étape charnière de la vie de *L'itinéraire*.

Le comité de distribution a aussi entrepris une réflexion à laquelle les camelots seront associés afin de mettre à jour le réseau des points de vente et leur engagement personnel.

Du nouveau au C.A.

J'ai personnellement eu l'occasion d'assister à ma première réunion du conseil d'administration alors que plusieurs sujets d'importance étaient à l'ordre du jour. C'est ainsi qu'on se retrouve avec une nouvelle présidente, M^e Jessica Major, du cabinet Davies Ward Phillips et Vineberg, et d'un nouvel administrateur, Vincent Lemelin, de la Société de transport de Montréal. Leur engagement, couplé à la somme de leurs expériences, sera certes un apport important pour l'organisme. Je tiens aussi à dire que j'ai été impressionné par le sérieux des discussions et par l'implication des membres et de Luc, notre directeur général.

P.S. Ces derniers jours, ma disponibilité fut un peu réduite à la suite d'une chirurgie subie à la mi-janvier. Je compte bien reprendre mes activités régulières dans un futur proche. D'ici là, bonnes ventes !



PAR ROGER PERREAULT
REPRÉSENTANT DES CAMELOTS

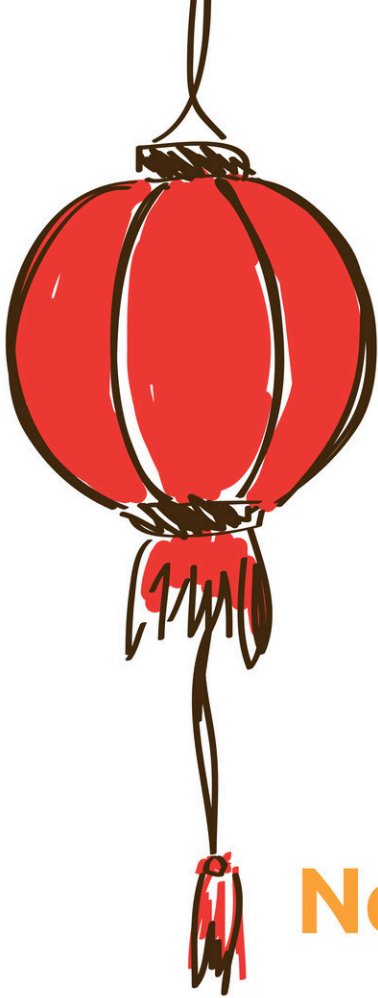


PHOTO : ALEXANDRE DUGUAY

Rebelle même sans sa tuque

Quelques semaines après son entrée à l'Assemblée nationale, la députée-poète **Catherine Dorion** revient sur ses premiers pas en politique. En entrevue avec Mathieu Thériault, la solidaire de Taschereau assure qu'elle ne rentrera pas « *dans le rang* ». Aux chroniqueurs qui l'ont conspuée, la jeune députée rétorque : « *Je ne vous veux pas dans ma gang !* »

À LIRE DANS L'ÉDITION DU 15 FÉVRIER



PAR TUAN TRIEU-HOANG
CAMELOT MÉTRO HENRI-BOURASSA



Le «*Têt*» ou le Nouvel An vietnamien

« *Chuc mung nam moi* », cela signifie « Bonne et heureuse année » en vietnamien. Les lecteurs seront probablement surpris que je leur souhaite bonne et heureuse année en février. C'est que les Vietnamiens fêtent le Nouvel An deux fois. La première fois c'est selon votre calendrier, alors que la deuxième fois, le « *Têt* » (la fête du Nouvel An vietnamien), tombe toujours, ou presque, pendant le mois de février de votre calendrier.

En effet, les Vietnamiens ont deux calendriers. Notre calendrier dit « traditionnel » se base sur l'année de naissance suivant le zodiaque chinois, alors que le vôtre, le calendrier grégorien, est un calendrier d'origine romaine fondé sur l'observation solaire. Le «*Têt*» fait partie d'une des coutumes de mon pays, comme le culte des ancêtres dont j'ai parlé dans un autre article.

L'année du cochon

Le mot «*Têt*» veut dire « fête du premier jour de l'année ». Une légende bouddhiste veut qu'un jour, Bouddha a voulu convoquer tous les animaux de l'univers dans son palais. Seulement 12 se sont présentés. Pour les récompenser d'avoir répondu à son appel, Bouddha leur a donné la « possession » d'une année complète suivant leur ordre d'arrivée.

Ainsi, le rat, le bœuf, le tigre, le chat, le dragon, le serpent, le cheval, la chèvre, le singe, le coq, le chien et le cochon ont eu, chacun leur tour, la « possession » d'une année complète pour un





cycle de 12 ans. Le début de l'année 2019 coïncidera avec le 5 février de votre calendrier et ce sera celle du cochon qui a pris la place du chien. Et en 2020, il cédera sa place au rat pour un cycle de 12 ans.

Les festivités

Le « *Têt* » est la fête la plus importante de l'année. Les festivités durent trois jours mais peuvent aussi s'étaler sur une semaine. Pendant cette période, toutes les écoles sont fermées et toutes les activités gouvernementales sont suspendues. Place aux réjouissances et aux vœux du Nouvel An. La formule de salutation rituelle est « *phuc lộc thọ* » (bonheur, prospérité, longévité).

Je suis natif de Ho Chi Minh-Ville, l'ancienne Saïgon, une mégapole de quelque 8 millions d'habitants, dont les quartiers rivalisent d'ingéniosité pour leurs décorations, leurs mets traditionnels et leurs danses. C'est une débauche de couleurs et la croyance veut que le dragon, accompagné du génie de la terre, vienne nous apporter bonheur, prospérité, longévité. C'est la populaire danse du dragon, un incontournable lors des festivités. Les enfants reçoivent de l'argent dans des enveloppes rouges et on fait éclater des pétards pour chasser les mauvais esprits.

Souvenirs d'enfance

À l'époque où j'habitais chez mes grands-parents, un grand cerisier nous accueillait à la porte d'entrée. Ma grand-mère était convaincue que si l'arbre fleurissait au Nouvel An, cela signifiait bonheur et prospérité pour la prochaine année. Alors que le culte

des ancêtres était réservé aux membres de la famille, le « *Têt* » est l'occasion pour les familles de visiter parents et amis.

Un de mes meilleurs souvenirs pendant que j'étais encore au Vietnam est d'avoir voyagé avec ma mère et ma grand-mère dans un de ces autocars bondés de monde. On allait rendre visite à la famille de ma mère dans son village natal de Can Tho dans le delta du Mékong. Ce fut une joie de retrouver mes tantes, mes oncles, mes cousins et cousines, des membres de la famille qu'on avait rarement l'occasion de voir.

Vu que c'était le Nouvel An et que tout le monde avait congé, ce fut l'occasion de s'échanger cadeaux et nourriture, surtout de la nourriture. Pour les Vietnamiens, c'est un signe de respect que d'apporter de la nourriture lors de la visite chez un parent. Pour moi, ce fut un grand plaisir de visiter un coin de mon pays que je ne connaissais presque pas. Vu que c'étaient des membres de notre famille, il allait de soi que l'on reste chez eux, et ce pendant tout le temps des festivités du Nouvel An.

Un autre de mes souvenirs, c'est lorsque ma grand-mère m'a emmené visiter un vieux moine bouddhiste qui vivait reclus dans son monastère. Vêtu de safran jaune, il nous a reçus en toute simplicité. Il était content de nous recevoir et d'avoir des nouvelles de Saïgon. On lui a souhaité : Bonne année et longévité !

« *Chuc mung nam moi* » à tous les lecteurs !



Ici Londres

Invasion *british* à Québec



**AVEC LA COLLABORATION
DE JO REDWITCH**
CAMELOT MÉTRO MCGILL

QUÉBEC – Londres est en vedette au Musée de la civilisation de Québec depuis plusieurs mois. Nous sommes allés découvrir cette ville fascinante grâce à l'exposition intitulée *Ici Londres*. Si ce n'est pas encore fait, dépêchez-vous d'aller à Québec, car l'exposition se termine le 10 mars prochain.

Accompagnés de notre charmante (et passionnée) guide Anne-Marie Gagnon, nous avons fait le tour de cette exposition qui n'est pas immense, mais ô combien impressionnante, et qui se concentre principalement sur les artistes, les créateurs et les designers de la capitale anglaise, pour la période de 1950 à aujourd'hui. Le premier élément qu'on remarque en entrant dans la salle d'exposition, c'est une grande maquette de la City de Londres au centre de la pièce, un quartier financier historique qui abrite à la fois la Bourse de Londres et la Banque d'Angleterre. C'est à cet endroit qu'on retrouve le *Gherkin* (le « cornichon »), un bâtiment au look stupéfiant par sa forme étrange en spirale et son dôme conique en verre.



Sur le sol de la salle, des tracés lumineux dessinent la carte de Londres, ce qui donne l'impression aux visiteurs de se promener dans la ville comme dans «*une visite touristique*», pour reprendre les mots de notre guide. Ces tracés sont à la fois pratiques et dynamiques. On voit ainsi des bateaux naviguer sur la Tamise, ainsi que des vélos et des calèches circuler dans les parcs. Une manière ingénieuse de découvrir cette ville qui est l'une des plus prisées par les voyageurs.

Londres est constituée d'une impressionnante diversité ethnique. Plus de 300 langues différentes y sont parlées et un peu plus du quart de ses 8,8 millions d'habitants sont nés à l'étranger. Selon Mme Gagnon, «*on dénombre 300 000 francophones*» à Londres. Un espace de l'exposition est d'ailleurs consacré à cet aspect multiculturel de la ville.

Mind the gap

Quand on pense à Londres, on pense évidemment aux fameux autobus rouges. Un modèle réduit du véhicule est présenté dans l'exposition. Autre symbole incontournable de Londres : son métro, surnommé le *Tube*, le plus ancien du monde. Datant de

1863, le système de transport souterrain contient aujourd'hui 270 stations. Les couleurs de la cartographie du métro londonien ont d'ailleurs inspiré celui de Montréal. Le Tube est aussi à l'origine d'une expression devenue populaire dans les villes anglophones et affichée en grosses lettres dans l'exposition : *Mind the gap*. Cette phrase, utilisée pour la première fois en 1969, est devenue un symbole du métro de la capitale britannique. Elle peut se traduire par «*Attention à l'écart*». Elle fait référence à l'espace entre le métro et le bord du quai qui est particulièrement prononcé dans les stations courbes. En plus d'être peinte sur le sol en lettres capitales jaunes pour prévenir les voyageurs, une voix enregistrée répète ce message lors de l'arrivée du train.

L'exposition présente également un taxi londonien de 1967, autre symbole incontournable du transport en commun dans la capitale britannique. Il a été acquis en 1990 par le propriétaire du Pub Saint-Alexandre à Québec qui a eu la générosité de le prêter au Musée de la civilisation.

L'après-guerre

Dans les années 50, Londres est en plein boom économique. Mme Gagnon nous explique que c'est à ce moment que la jeunesse commence à prendre sa place. «*Les jeunes de la classe ouvrière ont des emplois, ils gagnent des sous et ils vont danser les fins de semaine. Il y a des salles de danse pour mineurs et on voit se former des petits groupes qui ne s'habillent pas comme tout le monde*», comme les Teddy Boys qui adoptent un look édouardien et les Rockers qui écoutent du rock 'n' roll américain.

De cette effervescence naîtra la *Beatlemania* au début des années 60. «*Le groupe des Beatles ouvre la porte à plein d'autres formations comme les Rolling Stones. On va parler de «British Invasion» et il n'y a personne qui va échapper à ce phénomène*», ajoute notre guide. Un phénomène qui traverse l'Atlantique et qui ne se limite pas à la musique : «*Ça bouge beaucoup aussi dans le domaine de la mode*». Pour illustrer ses propos, Mme Gagnon nous montre une robe très courte conçue par Mary Quant, une designer qui a lancé la mode de la mini-jupe et qui a ouvert sa première boutique dans le quartier de Chelsea. Les visiteurs peuvent admirer une photo du mannequin Twiggy, une icône de l'époque, assise sur une bicyclette et portant une robe très courte.

Rencontrée après la visite de l'exposition, la chargée de projets Caroline Lantagne nous a expliqué l'ampleur du phénomène et les réactions que cela suscitait : «*Ça choquait les Anglais qui trouvaient ça trop osé, mais la mini-jupe s'est imposée et a été adoptée. C'est un moment charnière de la mode en général : on a développé des catégories d'âge et des vêtements destinés spécifiquement pour les jeunes*».

Et la contribution de Mary Quant ne s'est pas limitée à la jupe : «*Mary Quant est très intéressante parce qu'elle s'inscrit dans une volonté de créer une mode pour les jeunes femmes qui soit confortable. On n'a pas de chaussures de Mary Quant dans l'exposition, mais elle a créé une ligne de chaussures à talons plats. Elle voulait que les jeunes femmes soient à l'aise de courir, par exemple pour attraper leur bus. Elle remettait en question l'idée qu'il faut être inconfortable avec des talons hauts et des vêtements très contraignants pour être élégante. Elle voulait absolument quelque chose qui convienne davantage à la réalité des jeunes filles de l'époque.*»

Monarchie et contestation

Dans les années 70, une récession économique frappe le monde et n'épargne pas l'Angleterre. Tandis que les *Rolling Stones* adoptent la mode *glam*, un courant incarné à la perfection par David Bowie, le mouvement *punk* apparut au départ aux États-Unis, gagne l'île britannique. L'heure est à la contestation, voire à la révolution. *The Sex Pistols* s'attaquent alors au plus grand symbole de la Grande-Bretagne avec une interprétation outrancière de «*God Save the Queen*». Inclus à l'exposition, le T-shirt et les bottes rouges et noires du chanteur Johnny Rotten, prêts par le Victoria and Albert Museum, nous rappellent cette époque.

Ici Londres présente également une œuvre de Mark Wallinger qui s'attaque à la monarchie. Datée des années 90 et constituée de quatre téléviseurs, on y voit la reine qui parade dans un hippodrome et qui fait exactement les mêmes gestes, malgré que les images aient été tournées lors de jours différents. Une façon pour l'artiste britannique d'illustrer le côté superficiel de la monarchie.

Des aspects fascinants de cette exposition : la diversité des objets présentés (toiles, vêtements, véhicules, maquettes, photos, pochettes de disque), ainsi que le contraste entre l'Angleterre puritaine et monarchique et l'Angleterre avant-gardiste, créative, voire révolutionnaire.

À l'ère du numérique

Ici Londres propose également une application aux visiteurs intitulée *Mon MCQ* qu'on peut télécharger sur nos téléphones. Cette dernière offre des récits narrés par Geneviève Borne, une animatrice bien connue dans le paysage médiatique québécois. «*Notre choix s'est penché sur elle parce que c'est une grande amoureuse de la ville de Londres.*», nous précise Mme Lantagne. Geneviève Borne a d'ailleurs publié le livre *Les 300 raisons d'aimer Londres*, disponible à la boutique du musée. Avec l'application *Mon MCQ*, des animations en réalité amplifiée s'activent en ciblant des objets de l'exposition et permettent de créer une expérience totalement immersive.

Bref, pour revenir à l'exposition, vous avez une bonne raison d'aller à Québec en février. Ce n'est pas la seule, mais j'espère que cette dernière vous aura convaincus.





Expédition dans la **Vieille Capitale**

PAR JO REDWITCH
CAMELOT MÉTRO MCGILL

QUÉBEC – Le Musée de la civilisation propose également aux visiteurs un parcours afin de découvrir les influences britanniques dans la Vieille Capitale. Munis d'une carte conçue par le musée, Alexandre, Jason et moi sommes partis à la découverte de cet héritage, malgré le froid hivernal.

Au total, dix lieux sont répertoriés. L'une des premières choses auxquelles on pense quand on visite Québec, ce sont ses portes et ses fortifications. Québec est d'ailleurs la seule ville au nord du Mexique à les avoir gardées. Nous nous sommes donc arrêtés à la porte Kent, datant de 1863 et nommée en l'honneur du père de la reine Victoria, commandant d'infanterie à Québec de 1791 à 1794.

Au détour de la rue Saint-Jean, nous sommes passés devant le Pub Saint-Alexandre, propriétaire du fameux taxi londonien exposé au musée et fréquenté par les étudiants de Québec depuis 1946. Anecdote intéressante : les clients du pub peuvent s'asseoir sur les anciens bancs du palais de justice de Québec qui apparaissent dans le film *La Loi du silence (I Confess)* d'Alfred Hitchcock.

PHOTO : ALEXANDRE DUGUAY



Autre indice de la présence britannique à Québec : le patrimoine religieux. Nous avons croisé sur notre route deux lieux de culte. Pour débiter, l'Église St. Andrew érigée en 1809 et qui porte le nom du saint patron d'Écosse. Le suivant est la première cathédrale anglicane hors des îles britanniques : la cathédrale Holy Trinity. Nous avons eu la chance d'entrer à l'intérieur. Une expérience qui m'a marquée. J'y ai ressenti une présence, celle du temps et celle de toutes les personnes qui y sont passées. Ça m'a rappelé mon voyage à Cuba lorsque j'ai visité une vieille cathédrale de 400 ans. Ça m'a apporté de la sérénité et une paix intérieure. De plus, les vitraux étaient magnifiques, un art que j'apprécie beaucoup puisque je travaille moi-même le verre.

Cette expédition m'a aussi permis de découvrir le principe des portes cochères. J'en avais souvent vues, mais je n'en connaissais pas l'utilité. Ces entrées étaient en fait un accès aux écuries situées derrière les maisons. Une modification des édifices qui s'est imposée au 19^e siècle avec le besoin grandissant du transport hippomobile.

La visite comprenait également des maisons de style londonien, la Citadelle de Québec, la Maison Chevalier et de nombreuses choses encore. Vers la fin de notre parcours, nous avions besoin de nous réchauffer. Alexandre qui faisait les photos avait les doigts gelés, sans compter Jason qui avait étrangement un seul pied de congelé. Nous étions donc tous très enthousiastes d'entrer dans le Château Frontenac et de profiter de la chaleur du lieu.

Là, c'était le luxe, le cinq étoiles, le genre d'endroit qui fait du bien aux yeux. C'était impressionnant. Je n'y étais jamais entrée. Nous avons essayé de prendre l'ascenseur, mais il fallait une carte d'accès.

Alexandre a fait une photo de Jason devant une exposition de sapins de Noël, puis nous sommes sortis à l'extérieur où il m'a photographiée avec derrière moi, une vue imprenable du fleuve Saint-Laurent.

Après ce périple, nous sommes retournés à la Gare du Palais pour prendre le train qui nous ramenait le soir même. Inutile de vous dire que je suis littéralement tombée dans mon lit à mon arrivée chez moi. La mission était accomplie et j'étais remplie de gratitude pour *L'itinéraire* et pour VIA Rail qui m'ont permis de vivre cette formidable expérience.



Le choix de

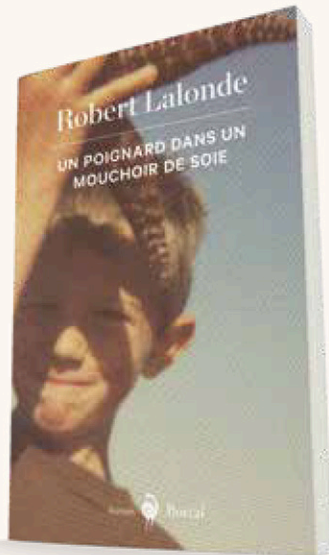


JOSÉE PANET-RAYMOND
RÉDACTRICE EN CHEF

Roman

Un poignard dans un mouchoir de soie

Robert Lalonde
Boréal, 2018, 208 pages



Un poignard dans un mouchoir de soie

Ce roman, qui se lit comme une pièce de théâtre, met en scène trois personnages que le destin réunit. L'entremetteur du trio improbable c'est Jérémie, un itinérant au verbe illuminé et au cœur écorché. Celui qui répète comme un mantra « *c'est comme ça et pas autrement* » traîne dans la ruelle du théâtre où joue Irène, actrice bien connue, mais sur le déclin. Une tendre amitié se développe entre les deux. Quant à Romain, prof de philo à la retraite, il fait la rencontre de Jérémie qui quète sur les marches de l'église. Un lien fort, marqué par des discussions intenses sur la vie, la mort, l'amour, se crée entre le jeune et le septuagénaire. Romain et Irène, qui ne se connaissent pas, aiment Jérémie comme leur enfant. Jérémie, lui, décide de leur tendre un piège en forçant le croisement de leurs chemins. Un charmant récit de Robert Lalonde qui se laisse facilement lire. ■

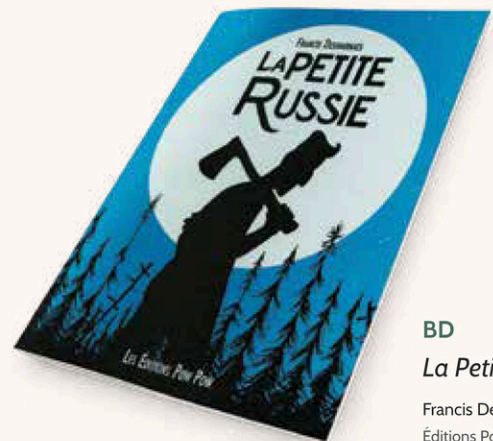
La Petite Russie

En librairie depuis octobre dernier, *La Petite Russie* de Francis Desharnais rend hommage à la fois aux grands-parents de l'auteur – Marcel et Antoinette Desharnais – et à tous ces pionniers et pionnières qui ont défriché ce coin de pays qu'est l'Abitibi. Il est d'ailleurs rafraîchissant de lire en 2018 un récit qui ne fait pas un portrait uniquement négatif de la colonisation. Qualifié de « petite Russie » par les villages voisins, Guyenne est un endroit bien particulier : c'est une coopérative où le bois que tu coupes ne t'appartient pas et où on garde 50 % de ton salaire pour financer le développement de la colonie. Sans compter que la paroisse est gérée non pas par un maire, mais par sa population. Un modèle qui semble encore révolutionnaire, 70 ans plus tard. À la fois historique et tragique, la bande dessinée de Francis Desharnais propose de magnifiques dessins en noir et blanc texturés à l'aquarelle. Si les traits sont épurés, les dialogues sont au contraire riches et colorés, et sont révélateurs d'une époque parsemée de chamboulements de toutes sortes : la religion, le féminisme, l'industrialisation, tout y passe. La forêt, omniprésente en Abitibi, débute et clôt le récit. Elle symbolise à la fois l'adversité et la beauté qu'incarne la région. ■



Le choix de

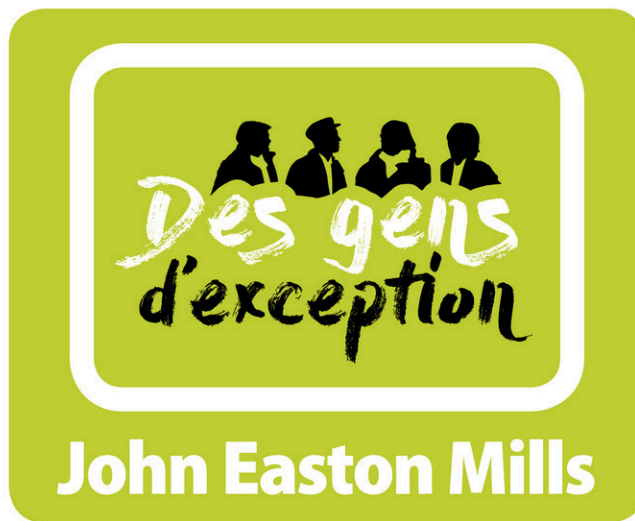
JASON PARÉ
RESPONSABLE DE LA
FORMATION DES CAMELOTS



BD

La Petite Russie

Francis Desharnais
Éditions Pow Pow
2018, 180 pages



PAR GENEVIÈVE BERTRAND
JOURNALISTE-PARTICIPANTE

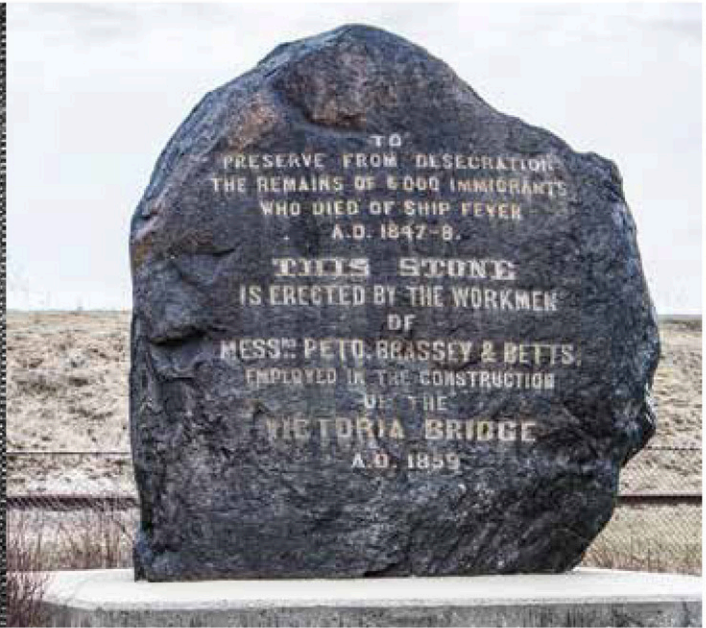
Le « *maire-martyr* »

Malgré une carrière politique éphémère, c'est en perdant la vie qu'il est devenu un héros. John Easton Mills, originaire du Massachusetts, est un homme d'affaires qui a été le cinquième maire de Montréal pendant un an (1846-1847). Alors qu'il aidait à soigner les Montréalais affligés par le typhus, il a été infecté par cette terrible maladie à l'âge de 51 ans. Il a succombé le 12 novembre 1847.

Lorsqu'il est arrivé au pays, il a fondé avec son frère la firme C. & J.E. Mills, spécialisée dans le commerce des pelleteries. Avant sa courte carrière à la mairie et après avoir été marchand de fourrures, il devient banquier et lance sa propre institution, la Mills Bank. Celle-ci finançait plusieurs projets importants de l'époque, dont la construction de la basilique Saint-Patrick, dédiée à la communauté irlandaise. Il évolue ensuite à titre de directeur-gérant de la Banque d'épargne de la Cité et du District de Montréal, qui encourageait l'épargne chez les classes les plus pauvres.

Crise politique à Montréal

Mills a été au centre d'une des plus grandes crises politiques ayant secoué la ville de Montréal depuis le mouvement des Patriotes. Catholique à la tête du parti réformiste, sa carrière de maire a débuté dans un imbroglio. Jusqu'en 1851, c'était les membres du



conseil municipal qui choisissaient entre eux celui qui occuperait le siège du maire. Lors du vote de 1846, Mills obtient 10 voix contre neuf, mais le maire sortant, James Ferrier, un protestant et membre du parti conservateur, n'accepte pas ce résultat. Il décide alors de voter pour lui-même afin de créer l'égalité. Son intervention n'était pas légale : le maire de la ville ne peut voter qu'en cas d'égalité des votes au conseil municipal. Malgré tout, Ferrier a décidé de rester en place et de ne pas céder son siège. C'est ainsi que la ville s'est retrouvée avec deux maires, ce qui a provoqué un état de désordre : les travaux municipaux étaient suspendus, les rues étaient sales et les autorités policières ne savaient plus à quel chef obéir. Il faudra attendre l'intervention des tribunaux et d'un nouveau vote neuf mois plus tard pour dénouer la crise. Mills sera alors élu par une confortable majorité.

Une intervention remarquable

Mills s'est principalement illustré par la gestion de la foudroyante épidémie de typhus qui a fait des ravages dans la métropole à l'été 1847. L'écllosion de cette maladie était survenue à la suite de l'arrivée massive d'immigrants fuyant la famine d'Irlande.

Durant cette année, le Québec a accueilli plus de 100 000 Irlandais. Plusieurs d'entre eux étaient atteints du typhus, une maladie mortelle et très contagieuse. Après une période de quarantaine à Grosse-Île près de Montmagny, certaines personnes encore porteuses de la maladie étaient venues s'installer à Montréal. L'été suivant, qui a été particulièrement chaud, une importante épidémie fait rage et plusieurs Irlandais malades et sans ressources s'entassent dans le port. Communément appelé la « fièvre des navires », le typhus s'est répandu alors rapidement chez les Montréalais.

S'improvisant lui-même infirmier, Mills a tenté de contenir la contagion en faisant construire des baraques dans Pointe-Saint-Charles pour loger les malades et a réuni les ressources nécessaires pour leur venir en aide. Alors que l'épidémie montrait enfin des signes de résorption, Mills a contracté la virulente maladie.

Son acte de bravoure l'ayant conduit à la tombe, il fut surnommé le « *maire-martyr* » en raison de son dévouement exemplaire.

Qu'est-ce que le typhus ?

Cette maladie accompagnait souvent les marins des bateaux, car elle se propageait notamment par la puce du rat. L'hygiène corporelle des matelots jusqu'à la fin du 19^e siècle laissait à désirer : ceux-ci ne se lavaient pas et gardaient les mêmes vêtements pendant des semaines ou des mois. Les navires constituaient des milieux hautement pathogènes en raison de l'humidité et des déjections qui suintaient et s'accumulaient au fond de la cale formant un « *marais nautique* », où proliféraient rats et moustiques.

L'infection se propage lorsque les excréments des poux sont grattés ou frottés, s'infiltrant dans les morsures, les plaies, les muqueuses oculaires ou par la voie orale. Ces épidémies ont tendance à suivre les guerres, les famines et les autres circonstances ayant comme conséquence des déplacements de populations.

Le typhus cause une forte fièvre, des éruptions cutanées, des maux de tête, des frissons, de la toux et des vomissements. La maladie a abondamment sévi avant la Deuxième Guerre mondiale, jusqu'à ce que les scientifiques découvrent un vaccin. Le typhus, qui était une maladie dévastatrice pour les humains, a depuis subi une décroissance.

À l'époque, plus de 13 000 personnes sont décédées de l'épidémie de typhus, dont environ 6 000 ont été enterrées dans une fosse commune dans Pointe-Saint-Charles. Un mémorial installé en 1859 tout près de l'entrée du pont Victoria commémore cet événement tragique. La Ville de Montréal a par ailleurs rendu hommage à John Easton Mills en 1998 en nommant une petite rue en son honneur dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve. Il est l'un des deux seuls maires de l'histoire de Montréal à être mort en fonction.

Le monde moderne

Aujourd'hui, la vie est moderne et ça va vite. Tout roule rapidement. On consomme beaucoup de caféine comme le café colombien, l'espresso, les boissons énergisantes, etc. Je vais parfois au Van Houtte. C'est toujours plein et les gens partent avec un café cappuccino, un beigne ou un muffin.

Les gens travaillent, les gens roulent rapidement en voiture, les gens sont pressés pour faire leurs courses. C'est ça le monde moderne, tant pour les femmes que pour les hommes ! Même les chauffeurs d'autobus sont stressés dans le trafic. On est pris dans des bouchons, les cyclistes contournent les voitures. Ce serait moins dangereux de prendre la piste cyclable. Il y a moins de risques d'accidents.

J'ai déjà vu des gens marcher sur une piste cyclable et même pousser une poussette ! C'est quelque chose à ne pas faire ! Moi, je suis une cycliste depuis 40 ans. Je mets toujours mon casque. Mais je le sens que les gens sont stressés. Il faut aller vite. Les gens ne prennent plus le temps de relaxer. Les klaxons, les taxis, tout cela est anxiogène.

Les gens sont plus stressés qu'autrefois ; c'est la vie moderne d'aujourd'hui ! Certains prennent même de l'alcool, de la médication ou de la drogue pour relaxer. Le secret selon moi, c'est de bien dormir et de couper un peu le café.

Se coucher tôt est important pour notre santé. Faire de la relaxation ou prendre des bains moussants à l'eau tiède en allumant des chandelles et en prenant un petit verre de vin en même temps, j'aime bien cela. C'est important de prendre soin de soi et de se gâter avant les autres. De s'occuper de notre santé mentale etc. Croquez dans la vie mais n'oubliez jamais de prendre soin de vous !



CÉCILE CREVIER
CAMELOT SUPERMARCHÉ METRO /
MÉTRO L'ASSUMPTION

MOTS DE CAMELOTS



LUCETTE BÉLANGER
CAMELOT MÉTRO PIE-IX

Depuis mes débuts

Je vends le magazine *L'itinéraire* depuis deux ans et demi. Avant de commencer à être camelot, je passais par le métro Honoré-Beaugrand où travaille Manon Fortier comme camelot. J'étais une cliente régulière. Je trouvais déjà le magazine et la *job* de camelot intéressants.

Après quelques mois, Manon m'a raconté comment faire pour m'inscrire comme camelot à L'itinéraire. J'y suis allée le lendemain. Pierre Tougas m'a reçue pour prendre ma candidature. Il m'a envoyée voir Jeff (un intervenant).

J'ai été acceptée tout de suite, remplissant les conditions. Ensuite ils m'ont donné quelques magazines et la veste noire. J'ai commencé mon travail de camelot le 3 mars 2016. C'était à la Place Valois. Je suis restée à cet endroit à peu près un mois. Après, je suis allée au Marché Maisonneuve où je suis restée deux mois.

Puis après, Manon m'a parlé de la station Pie-IX où il n'y avait pas de camelot. C'est un très bon spot, parce que c'est une intersection pour aller dans plusieurs directions en métro et en autobus.

C'est pour ça que lorsque je travaille là-bas, il passe des centaines de personnes dans l'espace d'à peine une heure, des milliers de gens dans une journée.

Depuis que je travaille à cette station, ça m'a beaucoup enrichie, pas seulement monétairement, mais surtout pour ma confiance en moi. Pour gérer mes émotions. En plus, ça me fait connaître de plus en plus de gens, dont la plupart sont tous mes clients, même ceux qui m'achètent le magazine, occasionnellement.

Je parle avec les gens et je les laisse parler. Ça m'a aussi donné une bonne expérience de travail. Ça me rappelle un peu le magasin de mes parents. Avec tout ça, je suis beaucoup plus heureuse qu'avant.

Bière

J'ai commencé à boire de la bière à l'âge de 14 ans. Je suis alcoolique et toxicomane. Pour ce qui est de la drogue, il y a plus de neuf ans que j'ai cessé comme je l'ai mentionné dans mon mot de camelot sur la cocaïne paru dans un numéro précédent.

Je ne bois plus depuis environ trois mois. J'en étais au point où je ne mangeais plus du tout et je tombais partout. Mon colocataire était à bout de me ramasser par terre à l'appartement. Il s'est *tanné*, un dimanche soir. Il m'a dit que c'était la dernière fois.

Il m'a amené dans ma chambre et il a appelé le 911. Après plusieurs heures d'attente les ambulanciers sont arrivés. Ils m'ont examiné et posé certaines questions pour rapidement décider de m'amener aux urgences.

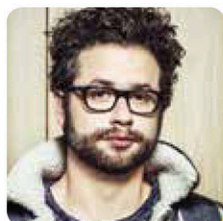
Je venais d'atteindre ce que l'on appelle en thérapie le bas fond. Je n'ai plus rebu depuis ce jour-là. J'ai passé un peu plus d'une semaine à l'hôpital et un peu plus de trois semaines en réhabilitation pour faire de la physiothérapie.

Je suis de retour à L'itinéraire depuis environ cinq semaines et la plupart des gens ont remarqué un changement chez moi, de même que mes amis. Je me sens très bien sans bière. Je mange mieux et je profite de mon passe-temps préféré, soit les séries télévisées, surtout policières.



YVES GRÉGOIRE
DISTRIBUTION

C'EST ENCORE
DROLE



PAR FRED DUBÉ

Payer son loyer avec des « fuck you »

Sur le plafond de mon salon s'étend un immense cercle brun causé par une infiltration d'eau dans le toit. On dirait qu'un mec, dont le fion se trouve au sommet de la tête, expulse une fontaine de *marde* sur mon plafond chaque fois qu'il a une bonne idée. J'espère qu'il lit *Le Journal de Montréal* pour limiter les dégâts. Quand y mouille, l'eau coule sur mon plancher *cheap* qui gonfle et appelle la moisissure dans les murs. J'ai l'impression de vivre dans une école primaire de Montréal.

J'en ai parlé à mon propriétaire. Il est venu chez moi pour constater le merdier. Ma santé est en jeu, l'ami. C'est pas une coquetterie. Je veux juste pas de champignons dans mes poumons, suis-je un prince ? Il me répond : « Ça coûte cher, réparer un toit. » Oui, j'en suis conscient. Mais on peut-tu s'arranger ? Trouver quelque chose, je sais pas ? « *R'garde, si t'es pas content, déménage.* » On est au mois de janvier ! Ta mère a bu de l'eau de Javel pendant sa grossesse pour que tu réfléchisses comme un organisme unicellulaire ?

Si t'es pas content, déménage. Facile de même. Il existe plusieurs types de proprios, en voici deux. Y'a le vieux classique : un riche qui possède plein de propriétés, qui vient t'enquiquiner en Porsche 918, pis qui encaisse ton chèque juste à la fin du mois tellement qu'il n'en a pas besoin, de ton loyer, pour subvenir à ses besoins. Y'a l'autre proprio, le jeune travailleur autonome, celui qui a acheté un bloc comme fonds de retraite dans un quartier pauvre, celui qui a comme but de foutre à la porte les locataires actuels pour « rénover » le trois et demi en installant un plancher flottant, histoire d'augmenter d'un coup le loyer. Ça, c'est le mien. Le genre de type qui cherche par tous les moyens à faire du fric en abusant d'un besoin fondamental, celui d'avoir un toit sur la tête. Pourtant, monsieur se déplace à vélo, vote Québec solidaire au provincial et libéral au fédéral, manifeste pour la gratuité scolaire, lance des deux *piasses* aux clodos, boit du lait d'amande, mange du *kale* et fait du yoga le samedi avant son 5 à 7 cocaïne dans une microbrasserie indépendante.

Il oublie jamais son sac réutilisable pour l'épicerie, quitte à s'en *gossier* un avec son t-shirt et ses clés devant la caissière. Philosophe, il aime mieux « être » qu' « avoir », faque y'a téléchargé sur son téléphone intelligent une application de méditation urbaine pour se faire Bouddha au milieu du chaos. Dans l'intimité, il pratique le 69, qu'il juge plus équitable – il déteste la position du missionnaire, trop coloniale à son goût, mais son penchant antispéciste lui fait envisager sous un jour nouveau la levrette suite à sa visite au parc à chien. Bref, un « progressiste » qui a sans doute la biographie de Steve Jobs comme livre de chevet. Il incarne parfaitement cette nouvelle catégorie sociale appelée la classe ambitieuse qui se démarque par ses choix vertueux et ironiques de consommateur, et qui investit dans son capital humain grâce à l'économie de la connaissance. Conscient et engagé, prônant une certaine forme de simplicité volontaire dans les biens matériels, il mettra jamais les pieds au Walmart. Il préfère les brocantes chics et dépense son *cash* dans les services et les expériences de vie, comme se faire masser au sommet d'une montagne en Islande.

Après un hiver où le toit me dégoutait sur la noix, comme moyen de pression, j'ai arrêté de payer mon loyer. Là, le proprio est devenu soudainement très proactif ! Menaces et messages ont afflué. J'ai pas le droit de pas le payer, qu'y me dit. Je lui ai répondu, justement, parlons-en des droits. Savais-tu ça, toi, que se loger est un droit fondamental, auquel tous et toutes doivent avoir pleinement accès, quels que soient leur revenu, leur statut social, leur origine ethnique, leur sexe, leur identité de genre, leur orientation sexuelle, leur condition physique ou mentale, qu'y boivent ou non du kombucha ? Pis normalement, un droit dit « fondamental », qu'y soit individuel ou collectif, ça doit primer sur le droit de propriété.

Couché sur le dos dans mon salon, je rêve en regardant la grosse tache brune comme on regarde les nuages à la campagne. J'imagine des formes et des histoires. Comme avec le test de Rorschach, je fais des projections en interprétant la tache. Tout ce que je vois, c'est la sale gueule de mon proprio.



DÉTENTE

| LE RAI RE | 1 | 2 | 3 | 4 | 5 | 6 | 7 | 8 | 9 | 10 | 11 | 12 |
|-----------------|---|---|---|---|---|---|---|---|---|----|----|----|
| 1 | | | | | | | | | | | | |
| 2 | | | | | | | | | | | | |
| 3 | | | | | | | | | | | | |
| 4 | | | | | | | | | | | | |
| 5 | | | | | | | | | | | | |
| 6 | | | | | | | | | | | | |
| 7 | | | | | | | | | | | | |
| 8 | | | | | | | | | | | | |
| 9 | | | | | | | | | | | | |
| 10 | | | | | | | | | | | | |

HORIZONTALEMENT

- Toxicomanie.
- Combinaison.
- Livre. - Générateur d'ondes électromagnétiques. - Versus.
- Métal. - Diffuser.
- Réer. - Support. - Pascal.
- Ardent. - Bourrelier.
- Renard des sables. - De même.
- Exaltation. - Règle.
- Court. - Stade du paléolithique.
- Existes. - Organes. - Orient.

VERTICALEMENT

- Qui porte la chaleur.
- Cacheras.
- Calcium. - Infus.
- Marchèrent.
- Inspecteur général administratif. - Interjection.
- Crevé. - Coupât.
- Qu'il néglige. - Sainte.
- Frappâmes.
- Astate. - Joindre.
- Torrent pyrénéen. - À la mode. - Id est.
- Île grecque. - Fulmines.
- Dans. - Misent.

| | | | | | | | |
|-------------------------|--|----------|-----------|---------------------|------------|-----------|-----------|
| Fabricants de chapelets | | Rimaille | | Écrasera | | Stéra | |
| Naval | | Buyantes | | Maladie infectieuse | | Enfermais | |
| Terre artificiel | | | | | | | |
| Déridera | | | | | | | |
| Nickel | | | Perroquet | | | | Souhaiter |
| Champ planté de rosiers | | | | | | | |
| Travailleur social | | | Mesura | | Nazi | | |
| Humaniste hollandais | | | | | Éminence | | |
| Assignée en justice | | | | | | Pronom | |
| Brisée | | | | | Lawrencium | | |
| | | | | | Matin | | |
| Méto | | | | | | | |
| Envoyer au loin | | | | | | Bière | |

JEUX DE MOTS

josecardinal1@yahoo.ca
 Solutions dans le prochain numéro



JOSÉE CARDINAL
DISTRIBUTRICE

| | | | | | | | |
|---------|---|---------|---|---------|---|---------|---|
| Préfixe | H | Préfixe | C | Préfixe | P | Edifice | P |
| Préfixe | C | Préfixe | A | Préfixe | P | Préfixe | P |
| Préfixe | C | Préfixe | A | Préfixe | P | Préfixe | P |
| Préfixe | C | Préfixe | A | Préfixe | P | Préfixe | P |
| Préfixe | C | Préfixe | A | Préfixe | P | Préfixe | P |
| Préfixe | C | Préfixe | A | Préfixe | P | Préfixe | P |
| Préfixe | C | Préfixe | A | Préfixe | P | Préfixe | P |
| Préfixe | C | Préfixe | A | Préfixe | P | Préfixe | P |
| Préfixe | C | Préfixe | A | Préfixe | P | Préfixe | P |
| Préfixe | C | Préfixe | A | Préfixe | P | Préfixe | P |
| Préfixe | C | Préfixe | A | Préfixe | P | Préfixe | P |
| Préfixe | C | Préfixe | A | Préfixe | P | Préfixe | P |

SOLUTIONS DU 15 janvier 2019

| | 1 | 2 | 3 | 4 | 5 | 6 | 7 | 8 | 9 | 10 | 11 | 12 |
|----|---|---|---|---|---|---|---|---|---|----|----|----|
| 1 | S | A | L | I | F | I | C | A | T | I | O | N |
| 2 | I | N | A | N | I | M | E | O | U | I | E | |
| 3 | M | I | M | A | S | T | A | U | L | E | S | |
| 4 | U | S | A | S | S | E | P | R | E | S | | |
| 5 | L | O | I | S | I | R | P | I | S | O | | |
| 6 | T | T | O | O | E | R | S | A | C | | | |
| 7 | A | R | U | N | A | N | I | M | E | S | | |
| 8 | N | O | V | S | T | S | E | T | S | E | | |
| 9 | E | P | O | I | S | E | A | I | S | | | |
| 10 | S | E | N | E | S | T | R | E | S | S | T | |

JEU DE CHIFFRES

EXPERT

| | | | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | 2 | | 7 | | | | 6 | |
| | | | | | 8 | | | |
| | | 5 | 6 | 9 | | 1 | | |
| 2 | | | | | | | | 5 |
| | 1 | 6 | 3 | | 9 | | 7 | |
| | | | 2 | 1 | | | 8 | |
| | 6 | 8 | | | | | | |
| | | | | 6 | | 9 | | |
| 5 | | 7 | | 2 | 4 | | | |

Placez un chiffre de 1 à 9 dans chaque case vide. Chaque ligne, chaque colonne et chaque boîte 3x3 délimitée par un trait plus épais doivent contenir tous les chiffres de 1 à 9. Chaque chiffre apparaît donc une seule fois dans une ligne, dans une colonne et dans une boîte 3x3.

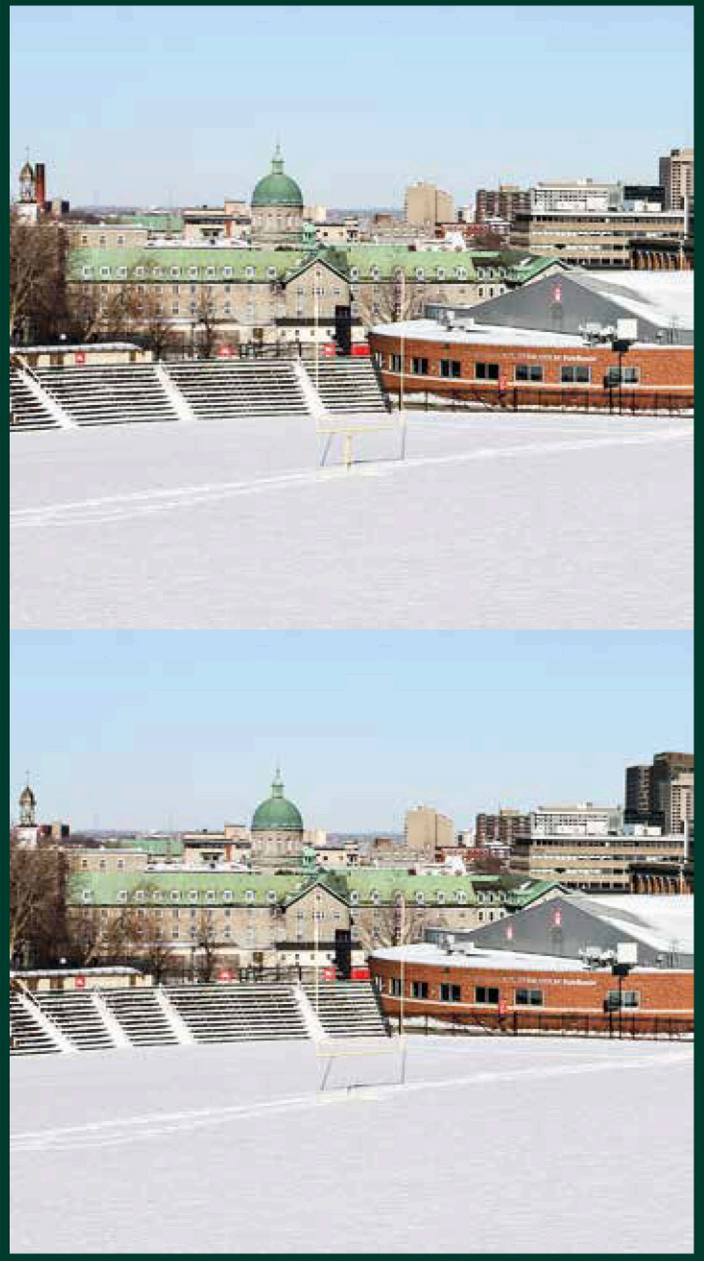
Source : Éditions Goélette

Solution dans le prochain numéro

JEU DES 7 DIFFÉRENCES



Pouvez-vous trouver les sept différences dans cette photo de notre photographe Mario Alberto Reyes Zamora ? Bonne chance ! La solution dans le prochain numéro.



Solution dans le prochain numéro

PUBLICITÉ

PROBLÈMES DROGUE, ALCOOL OU MÉDICAMENT ?



Narcotiques Anonymes
Narcotics Anonymous



1 855 544-6362
www.naquebec.org

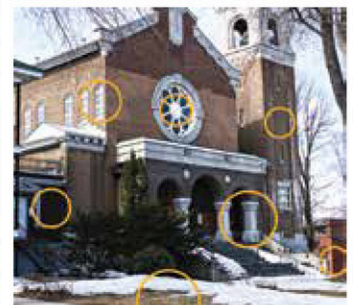
Nous pouvons t'aider

SOLUTIONS DU 15 janvier 2019

JEU DE CHIFFRES

| | | | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| 6 | 5 | 4 | 1 | 8 | 7 | 2 | 9 | 3 |
| 7 | 1 | 8 | 9 | 3 | 2 | 5 | 4 | 6 |
| 9 | 2 | 3 | 5 | 6 | 4 | 7 | 1 | 8 |
| 8 | 3 | 7 | 4 | 2 | 6 | 1 | 5 | 9 |
| 2 | 9 | 1 | 3 | 7 | 5 | 6 | 8 | 4 |
| 5 | 4 | 6 | 8 | 9 | 1 | 3 | 7 | 2 |
| 4 | 7 | 9 | 6 | 1 | 3 | 8 | 2 | 5 |
| 1 | 6 | 5 | 2 | 4 | 8 | 9 | 3 | 7 |
| 3 | 8 | 2 | 7 | 5 | 9 | 4 | 6 | 1 |

JEU DES 7 DIFFÉRENCES





Les inégalités tuent

Lorsqu'on prend conscience des grandissantes inégalités économiques dans nos sociétés, nous sommes généralement choqués par l'injustice qu'elles représentent. Nous avons une réaction morale face à cette injustice, à raison. Pourtant, elles ont également des impacts très réels et concrets. Un de ceux-ci, plus étonnant à première vue, est sur la santé physique. Les inégalités économiques rendent malade et même tuent.

Parmi les effets indésirables et surprenants des inégalités, on peut compter leurs impacts sur l'ensemble de l'économie. Le grand économiste James K. Galbraith a publié un livre il y a quelques années, *Inequality and Instability* (Inégalités et instabilité), qui démontre à quel point les inégalités économiques créent de l'instabilité sur les marchés financiers et dans l'économie dite « réelle ». Autrement dit, les inégalités sont néfastes à la bonne marche de l'économie capitaliste, alors que c'est cette dernière qui les crée.

Un mal de dents qui coûte cher

Mais elles créent, ces inégalités, des dommages collatéraux encore plus insidieux.

Il y a quelques années de cela, j'ai eu une rage de dents. Condition très désagréable et souffrante. Une de mes joues est devenue grosse comme celle d'un écureuil ayant fait ses réserves pour l'hiver. Après deux ou trois jours de souffrance, je ne me sentais vraiment pas bien : étourdissements, douleur alors insoutenable et élancements au cerveau. Je me suis donc rendu, à contrecœur, à l'urgence de l'Hôpital Notre-Dame.

Au « triage », comme on dit, on s'est tout de suite inquiété de moi, alors que je tentais de minimiser mon état. Je n'avais tout de même pas un bras arraché ni ne subissais une crise cardiaque, c'est quand bien juste une *mautadine* de rage de dents.

Civière, solutés et tout le personnel médical attentionné. La situation était plus grave que ce qu'on aurait pu penser a priori ; l'infection, je l'apprendrai plus tard, aurait pu se propager au cerveau et avoir de graves conséquences. Résultat, on scie ma dent et on me fait une opération sous anesthésie générale, question de vider mon cou et ma

boîte crânienne d'un vilain poison qui aurait pu avoir raison de ma vie.

Anesthésie générale. Soins dentaires d'urgence. Hospitalisation d'une petite semaine – observé, au passage, par des hordes d'internes en médecine venus étudier mon cas.

J'ai coûté une fortune au système de santé. J'estime que cela pourrait représenter une dépense pour l'État de 20 000 \$.

Pourquoi ? Parce que je n'avais pas vraiment les moyens, les années précédentes, de visiter régulièrement le dentiste. Une dépense privée qui a coûté très cher, dans ses conséquences, à la collectivité.

Ça coûte cher d'être pauvre et malade

La médecine nous l'enseigne depuis l'Antiquité : mieux vaut prévenir que guérir.

Mais prévenir coûte cher. S'alimenter sainement n'est pas à la portée de tous les budgets. Cuisiner de bons repas « santé » nécessite certaines compétences et, surtout, du temps. Prendre soin de ses yeux, de ses dents, de son cœur et de son corps en général implique souvent des dépenses importantes et, là aussi, un investissement en temps.

Yvon Deschamps avait ce mot génial : « *vaut mieux être riche et en santé que pauvre et malade* ». Justement, être pauvre rend malade.

L'espérance de vie des résidents de Hochelaga-Maisonneuve est de 10 ans moindre que celle des habitants de Westmount. Le Dr Alain Vadeboncoeur le souligne dans l'un de ses textes, on parle de 74 ans contre 84 ans. DIX ans ! C'est énorme !

Certes, il y a la pollution qui entre en ligne de compte. L'air est davantage pur sur les hauts plateaux de Westmount qu'au pied d'Hochelag'-les-raffineries. Mais ça n'est pas que ça. Il y a la capacité financière et le temps disponible à prendre soin de soi qui constituent également une véritable richesse... accessible uniquement aux riches, justement.

Une étude récente démontrait que les inégalités croissantes aux États-Unis avaient fait décroître l'espérance de vie. Décroître. Dans le pays le plus riche du monde, on meurt de plus en plus jeune, malgré la croissance économique et le progrès technologique.



Profitez de votre pause-café
pour découvrir le tout nouveau

CAFEBROSSARD.COM



La promesse d'un café savoureux,
torréfié de main de maître qu'on prend
plaisir à déguster tous les jours.

TORRÉFIÉ À MONTRÉAL

514 321-4121 • 1 800 361-4121

Rester pris dans un bon magazine

la voie qu'on aime^{MC}

